BnF Gallica

# Anna Bella, ou Les dunes de Barham. Tome 3 / , traduit de l'anglais de Mackensie ["sic"], par Griffet de La Baume

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Bage, Robert (1728-1801). Auteur du texte. Anna Bella, ou Les dunes de Barham. Tome 3 / , traduit de l'anglais de Mackensie ["sic"], par Griffet de La Baume. 1810.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

RE
75.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ROBERT 1974

]

}

# ANNA BELLA.

## TOME III.

1653

Y2

49975

# ANNA BELLA,

OU

# LES DUNES DE BARHAM.

Traduit de l'Anglais de MACKENSIE,

PAR GRIFFET DE LA BAUME.

---

## TOME TROISIEME.

---

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I

A PARIS,

Chez PIGOREAU, Libraire, Place Saint-Germain-l'Auxerrois.

M. DCCC. X.

Y 2
4997

# ANNA BELLA,

OU

# LES DUNES DE BARHAM.

## LETTRE XXXII.

*MISS WHITAKER A SA SŒUR.*

Londres, décembre 1781.

AVANT d'attendre votre réponse à ma dernière, chère Peggy, je continue l'histoire importante de la vie que je mène ici; et, pour vous surprendre par un coup de hardiesse auquel vous ne vous attendez pas, je vous dirai que j'ai été à un bal masqué : l'idée que je m'étais formée de ce célèbre divertissement était bien fausse; je m'imaginais que c'était un vaste théâtre où tous les spectateurs étaient acteurs, et où chacun choisissait son rôle

particulier, qu'il remplissait avec esprit et intelligence. Combien je me trompais ! On avait bien choisi des habits, mais non des rôles différens, et la vanité avait présidé à tout. Les romans que j'avais lus m'avaient appris à considérer ce spectacle comme le plus dangereux écueil : aussi ne fut-ce pas aisément qu'on put m'engager à y aller, et jamais je ne voulus me rendre aux instances qu'on me faisait de m'habiller d'une façon extraordinaire.

J'avoue que rien ne fut jamais mieux calculé pour disposer l'esprit à la gaîté et au plaisir, que le premier aspect du Panthéon ; mais ces sentimens ne sont pas d'une longue durée ; cependant, malgré les propos fades qu'on débitait de tout côté, les réparties originales, et les plaisanteries que j'entendis, m'amusèrent assez la première, et presque même la seconde heure.

Mais ce léger plaisir fut bientôt payé cruellement par une scène qui m'inquiéta beaucoup. Je perdis M. et mistriss De-

lane dans la foule, après les avoir cherchés très-longtems, je voulus voir s'ils n'étaient pas dans une des salles de côté; celle où j'entrai était vide : deux masques, qui m'avaient suivie depuis quelques momens en me tenant des propos très-libres, entrèrent après moi, et répétèrent leurs insultes, en exigeant que je me démasquasse : je le fis sans hésiter. Un d'eux jura que j'avais grand besoin d'embonpoint; l'autre que j'étais malade de consomption. L'insolence de leurs propos augmentait toujours ; mon effroi était extrême, quand un monsieur entra et prit mon parti ; la querelle s'engagea ; mon chevalier ôta son masque ; c'était... lord Winterbottam. Ceux qui m'avaient insultée parurent frappés d'épouvante et de respect, demandèrent pardon à milord et à moi, et disparurent.

Pendant deux heures milord me fit une cour assidue, jura que la vie était un fardeau pour lui depuis la manière cruelle dont je l'avais traité, parla beau-

coup de rapports malins et de mal-entendus, me demanda la permission de me voir quelquefois du moins, puisque j'avais la barbarie de refuser de l'entendre sur un sujet qui touchait son cœur de si près; *il me témoigna* aussi le chagrin qu'il ressentait de me trouver si pâle, me supplia de lui permettre de m'envoyer son médecin, homme très-fameux pour la guérison de ces sortes de maladies : Bon-Dieu ! Peggy, que signifie tout ceci; je ne me sens pas malade; je ne découvre dans ma glace aucun symptôme qui me puisse alarmer; tout le monde, cependant, ne peut avoir tort.

Environ deux heures après nous retrouvâmes M. et mistriss Delane, qui m'avaient cherchée, dirent-ils, avec une inquiétude extraordinaire, et nous quittâmes aussitôt le Panthéon. . . . . .

. . . . . .

Je reçois en ce moment la très-agréable lettre de ma chère sœur, mais terminée par une nouvelle bien triste, puisqu'elle

m'annonce que milord Winterbottam s'est de nouveau adressé à mon père. Hélas! Peggy, j'aurai encore de nouvelles persécutions à soutenir. Je pense que voici le moment d'aller à Montpellier; ce voyage m'empêchera du moins d'être tourmentée; et que ne sacrifierais-je pas pour ne pas l'être? Les instances de mistriss Delane sont toujours très-pressantes; elle paraît m'aimer avec tendresse; puisque je ne puis jouir de la compagnie de ma sœur chérie, il vaut mieux que je choisisse pour compagne cette femme douce et obligeante; et qu'ai-je mieux à faire maintenant que de fuir cette terre de persécution? Osmond n'a-t-il pas pensé de même? Mais ne me laisse pas partir, ma chère Peggy, sans obtenir la permission de mon père.

Adieu, ANNA BELLA WHITAKER.

# LETTRE XXXIII.

## *MISS PEGGY WHITAKER A SA SŒUR.*

Barham.

Je crois, Peggy, m'a dit ce matin mon papa après le départ du capitaine Wicherley, qui avait resté une heure entière enfermé avec lui; je crois, Peggy, que votre sœur peut, après tout, aller à Montpellier avec M. Delane. Cela m'a mis en colère; j'avais employé en vain toute mon éloquence sur ce sujet : l'épître du révérend M. Delane, qui accompagnait votre dernière lettre, n'avait pas eu plus d'effet que ses sermons. Je désespérais de la réussite, et j'étais déterminée à forger le consentement de papa, malgré tout ce qui aurait pu en arriver en regrettant de ne pouvoir forger aussi un billet de banque de cent livres sterlings.

— « Je crois, après tout, que votre sœur peut aller à Montpellier. »

« Or, mon papa ne prend jamais une résolution d'une telle importance sans

conseil, et, comme il n'y avait pas lieu de supposer raisonnablement que le capitaine, son seul conseiller maintenant, lui en ait donné un de cette espèce, je me trouvais tout-à-fait en peine. La curiosité d'un homme, Anna Bella, lui fut donnée pour son instruction; celle d'une femme, pour son tourment. Ayant observé que papa ne s'ouvre jamais mieux que quand il est en colère, j'ai essayé de le fâcher avec toute la décence imaginable : une des maximes qu'il a toujours à la bouche, est que les pères ont le droit de se faire obéir de leurs enfans, surtout de leurs filles, dans tout les cas possibles; je l'ai mis en train de me répéter cette maxime, et j'ai hasardé quelques propos qui la contredisaient un peu. »

— « Rien ne prouve mieux la dépravation du siècle présent, a dit papa, que le peu de respect que les enfans ont pour leurs pères; quand j'étais jeune, pour oser se plaindre on aurait été puni. »

— « Avec quoi, papa? »

— « Avec quoi, raisonneuse? Mon père m'aurait rossé à coup de canne pour la moitié de ce que vous me dites tous les jours. »

— « Une drôle de manière d'inspirer le respect, papa. »

— « L'obéissance, au moins, miss! La raison, le devoir, tout ne devrait-il pas inspirer le respect? »

— « Eh bien! j'avais toujours cru que des discours sages et des cheveux blancs avaient seuls le droit de s'attirer notre vénération. »

Je n'avais pas d'autre manière de me tirer de ce mauvais pas qu'en écoutant avec attention la longue liste des obligations que les enfans ont à leurs parens.

— « D'abord la peine de les faire, et puis celle de les nourrir, et puis pour leur apprendre à lire, et puis la peine de les fouetter, et quand ils grandissent, l'embarras de leur faire prendre un état! La dernière peine, et non la moindre, celle de payer leur dot. Pensais-je donc

que c'était trop que de rendre amour; honneur et obéissance pour tout cela. »

— « Non certainement, monsieur, c'est trop peu pour un bon père; mais pour un mauvais, des enfans peuvent lui rendre dans la monnaie qu'il leur plaît. »

— « Que voulez-vous dire par-là, mademoiselle? »

— « Mais, papa, des enfans peuvent-ils aimer un mauvais père? J'ai entendu dire que, dans le monde entier, il n'y avait que l'amour qui pouvait faire naître l'amour. »

— « Ainsi, madame, vous prétendez insinuer par-là que j'ai été un mauvais père. »

— « Vous, papa! Est-ce que je ne vous aime pas? Est-ce que je ne vous honore et ne vous obéis pas? et même est-ce que je ne vous respecte pas, quand vous ne parlez pas de coups de canne; je serais la fille du monde la plus ingrate, si je n'avais pour vous ces sentimens. Ce n'est pas moi, papa, que vous voulez marier, malgré moi. »

— « Fort bien! fort bien! et vous croyez réellement, miss, qu'il est honnête et raisonnable de parler sur ce ton à votre père? »

— « Certainement, papa : fais-je jamais rien de mal et de déraisonable? »

— « Ou plutôt faites - vous jamais quelque chose qui ne le soit pas. Je crois, Peggy, que vous devenez de jour en jour plus effrontée. Je le prendrai sur un autre ton; je ne puis supporter celui-là plus longtems. »

— « Oh! papa; malgré que vous fassiez aujourd'hui le méchant avec moi, je suis sure que vous avez bonne opinion de moi, autrement vous n'auriez pas suivi ainsi mes conseils pour envoyer Anna Bella à Montpellier. »

— « Vos conseils! miss, vos conseils! ce serait donc le monde renversé?

— « N'importe, papa; mais je songe à ce que va faire ce pauvre lord Winterbottam? Comment prendra-t-il cela, papa? Vous lui donnez permission de

faire la cour à votre fille en Angleterre, et vous envoyez cette même fille en France? N'avez-vous pas peur qu'il ne vous appelle en duel, papa? »

— « Non, mademoiselle, non; milord lui-même me conseille de la faire sortir du royaume et me recommande Lisbonne, comme l'endroit où l'air est le plus salutaire pour sa santé; mais le capitaine Wicherley ne voit pas pourquoi Montpellier ne reviendrait pas au même, surtout ayant des amis qui feront ce voyage avec elle. »

— « Et milord se propose-t-il de la suivre, papa? »

— « La suivre! milord la suivre! un conseiller intime de Sa Majesté perdre son tems à suivre une fille! non, parbleu! Il me le conseille, parce qu'il pense que sa santé est très-délicate; qu'il veut me convaincre, ainsi que le monde, que c'est ma fille elle-même, et non sa fortune, à laquelle il est attaché, et qu'il aime mieux différer son bonheur pour en jouir tout

entier; car il ne sera parfait, dit-il, que quand la santé d'Anna Bella sera rétablie. »

Ainsi, Anna Bella, nous voici au fait du motif qui a fait céder mon père; mais quel peut être celui de milord? Si votre santé décline si visiblement, certes! ma sœur, c'est une fausse tendresse qui vous fait me le cacher; chère Anna, soulagez mes inquiétudes sur ce sujet. Ce devoir, que mon papa regarde comme si peu de chose, quel plaisir il me fait sacrifier! C'est lui seul qui m'empêche d'accompagner ma sœur, de la distraire dans ses petits chagrins, de veiller sur sa santé; non, jamais ce devoir ne m'a tant coûté. Quelque malignité qui paroisse sortir de mes lèvres et de ma plume, je n'en ai aucune dans le cœur, et ce cœur saigne pour ma sœur et pour moi-même; mais il faut que vous partiez, Anna Bella; si votre santé ne l'exige pas, la politique le demande. Mon papa vous envoie sa bénédiction et un billet de banque de cent livres ster-

lings : s'il vous en faut davantage, vous tirerez sur son banquier.

Chère sœur, adieu.

PEGGY WHITAKER.

## LETTRE XXXIV.

### *MISS WHITAKER A SA SŒUR.*

Londres.

QUE puis - je dire pour soulager les craintes de ma sœur ? Je n'éprouve aucune peine qui m'alarme ; et ma glace n'a pas encore offert à mes yeux cette apparence étique, dont mistriss Delane me fait si souvent compliment, et que milord, dans une visite qu'il me rendit chez mistriss Shirley le lendemain du bal masqué, a déplorée avec une éloquence si pathétique, qu'il parvint presque à me persuader qu'il ressentait quelqu'étincelle de ce feu qui, suivant lui, l'embrâse et le dévore. Presque sur ses genoux, il m'a suppliée de lui permettre d'espérer ; surtout, m'a-t-il dit, défendez bien ce cœur inestimable contre

les flatteries des Français; soit que vous le réserviez pour moi ou pour un rival plus heureux. Conservez du moins à ma patrie ce trésor inappréciable. N'est-ce pas là du sublime, chère Peggy? Je ne puis me rendre compte des raisons qui excitent sa seigneurie à m'engager à quitter l'Angleterre; à moins que ce ne soit pour m'en imposer par un air d'amitié, de générosité et de désintéressement, vertus dont il veut colorer les soins qu'il me rend maintenant. Quant à mistriss Delane ce n'est pas une femme très-instruite, mais elle est très-obligeante; il lui a pris fantaisie de m'avoir pour compagne; et, afin de satisfaire son désir, elle a changé en consomption une faible langueur qui m'oppresse de tems en tems. Tous les obstacles sont écartés, et c'est demain que nous quittons Londres. Le voyage en lui-même m'est indifférent, ou plutôt le plaisir qu'il m'aurait procuré est balancé par le regret de quitter ma sœur. Qui pourra me dédommager de

sa compagnie charmante ? Recommandez-moi à mon père, Peggy ; dites-lui que je l'aime, l'honore et le révère ; et, quoiqueces devoirs ne me soient pas plus sacrés qu'à ma sœur, je crois qu'il faut les remplir sans en plaisanter ; oui, ma chère Peggy, permettez-moi de vous engager à le traiter avec l'apparence aussi bien que la réalité du respect filial. Votre humeur railleuse, si charmante quand vous l'exercez sur des sujets convenables, cesse d'être agréable quand un père en est l'objet. Ces doux divertissemens sont la chose où il me soit permis de prendre le rôle de sœur aînée : dans toutes les autres qualités de l'esprit et du cœur, je me reconnais votre inférieure.

La plus chérie des sœurs, adieu.

ANNA BELLA WHITAKER.

# LETTRE XXXV.

## *M. OSMOND A M. WIMAN.*

Seltz.

AVEC une connaissance ordinaire, cher Wiman, avec qui j'aurais voulu observer les règles de la politesse, je n'aurais pas hasardé d'être si longtems à répondre à ta dernière lettre: dans ce siècle de civilité et de corruption, de telles libertés ne s'excusent qu'entre amis.

Toi, Wiman, qui connais et blâmes ma sensibilité, tu concevras aisément les vives émotions que m'a fait ressentir ma première entrevue avec un frère dont la générosité à mon égard a plus qu'effacé de mon cœur sa première dureté. J'ai été au-devant de lui jusqu'à Genêve, mais son incommodité, que les secousses du voyage lui avaient rendue plus douloureuse encore, l'ont empêché de jouir des agrémens de cette ville charmante: comme les principaux proviennent des

manières sociales de ses habitans, et que les goûts dominans de sir George le rendent peu propre à partager cette sorte de plaisir, je l'ai conduit aussitôt à Seltz.

Le lendemain de son arrivée, se croyant encore chez lui et dans son propre ménage, il retrouva sa gaîté sur quelques verres d'excellent vin dont nous buvons un peu trop; lui, parce qu'il l'aime, moi, parce que je me plais à entretenir sa joie. La conversation que nous eûmes ce soir-là caractérise si bien l'humeur de mon frère, que je ne puis résister au plaisir de t'en donner un court extrait.

« Henry, me dit-il, je suis venu en Suisse pour apprendre les humanités. J'ai bien lu dans des livres de longues dissertations sur l'amitié, la bienveillance et les autres affections sociales; mais j'avais toujours cru que c'était une jolie manière de parler, que le monde affectait pour tenir, autant qu'il est possible, derrière

le rideau l'amour personnel, le seul mobile des actions humaines. Maintenant, Wiman, ton conseiller et le mien jure que bien des actions humaines sont produites par d'autres motifs que cet amour personnel; et, quoique je regarde cet homme comme meilleur avocat que métaphysicien, il affirme cependant avec une telle assurance que les principaux plaisirs de la vie ont leur source dans ces affections sociales, que j'ai cru devoir essayer la chose par moi-même, surtout étant forcé d'avouer que ma vie sauvage ne m'a jamais procuré de vrais plaisirs.

Si je puis obtenir le bonheur en changeant quelques-unes de mes habitudes, celle, par exemple, de trente années d'une solitude chagrine, comme j'en suis très-las, je mettrai toute ma grandeur d'ame à le faire. Mais comment pourrai-je me défaire de cette maudite manière de penser que ma maudite manière de vivre m'a fait contracter? Je soupçonne violem-

ment que je suis attaqué de la plupart des maladies de l'esprit humain, de vanité, d'orgueil et d'arrogance. On prétend que tu as en partage l'humilité. la modestie et l'esprit de paix ; il n'importe donc de connaître si tu sais réellement te vaincre toi-même, ou si tu n'as que l'art de cacher tes défauts sous un masque trompeur. J'ignore lequel de ces deux talens est le tien ; mais je sais bien que si tu oses entreprendre mon éducation, c'est une tâche qui mettra ton humeur à la plus rude épreuve, et découvrira infailliblement le diamant faux d'avec le vrai. »

Cette précieuse franchise du cœur, lui répondis-je, me sera mille fois plus agréable que si vous m'aviez apporté la fausse politesse de la cour : j'avoue, sir George, que je diffère de votre opinion sur les motifs des actions humaines. Il m'est impossible de croire que toutes dérivent de l'amour personnel. Mon cœur a toujours été ouvert à cette

espèce de sensation qu'on définit sous le nom de sensibilité. Dès le moment que j'ai su que vous aviez changé de sentimens à mon égard, dès ce moment je vous ai aimé ; et très-certainement la reconnaissance qui accompagnait cette sensation ne la rendait pas moins ardente. Je veux à l'avenir mériter votre estime.

« Henry, répliqua mon frère, elle serait à toi, en dépit de moi-même ; et j'ai déjà la satisfaction d'éprouver que plus je me plais avec toi, et plus je me plais avec moi-même. »

C'est ainsi, cher Wiman, que sir George et moi débutâmes ; et c'est un bonheur pour moi de pouvoir t'annoncer que, depuis quinze jours que nous vivons ensemble, nous ne sommes pas moins satisfaits l'un de l'autre. S'il me donne quelquefois de petites mortifications dans des momens d'humeur, dont lui-même est ensuie affligé, il m'en dédommage bien amplement par la solidité de son esprit. Je ne fais jamais d'excursion avec

lui que je n'en revienne plus instruit ; et nous en faisons souvent. Je m'étais pourvu d'une voiture découverte ; dans cette voiture, tirée par deux chevaux, nous courons tout le pays. Quelquefois nous mesurons l'élévation des montagnes; et, examinant leur lit et leurs couches, nous bâtissons des mondes, ce qui est à-présent la rage des naturalistes. J'en apprends plus sur ces expériences avec sir George en une heure, qu'en une semaine avec les livres que j'ai lus. Mais ce qui me cause un plaisir bien plus réel, c'est que mon frère est maintenant en état de monter à pied une montagne d'un demi-mille ; l'enflure de ses jambes diminue; il respire avec beaucoup plus d'aisance ; tout me fait espérer que sa maladie cédera à l'exercice ; il mange raisonnablement ; et, quoiqu'il ne puisse encore vaincre son penchant pour le vin, il se contente d'une certaine pointe de gaîté, et ne va pas jamais plus loin . . .

. . . . . .

J'attendais, pour mettre cette lettre à la poste, que je pusse l'annoncer l'arrivée de sir Ambroise. C'est hier qu'il est venu augmenter, par sa présence, le bonheur dont nous jouissons ; il m'a communiqué, pour mon usage particulier, un petit détail des événemens tragiques et comiques qui sont arrivés aux Dunes de Barham : ce rapport n'a nullement contribué à ma tranquillité. Tant que je n'avais rien à espérer d'Anna Bella, je n'avais non plus rien à craindre ; en me donnant l'espoir, sir Ambroise m'a aussi donné l'inquiétude. Il est vrai que je songeais souvent à cette aimable fille ; son souvenir me faisait souvent soupirer ; mais c'était une sensation tranquille. Est-il possible, ô ciel ! Anna Bella pourrait-elle m'aimer ? Cette idée va me suivre en tout lieu, va m'ôter le repos : l'incertitude et le bonheur ne peuvent marcher ensemble.

J'ai pris le parti d'écrire à Anna Bella ; elle est trop bonne pour me re-

fuser une réponse : mais quelle sera cette réponse? Jusqu'à ce que je la reçoive, je pourrai être gai, mais jamais heureux. S'il se débite à Londres quelque nouvelle plaisante, sage, morale, scandaleuse ou politique, fais-en part à tes exilés. Songe, cher Wiman, que tu respires le même air qu'Anna Bella ; veille sur ce trésor précieux ; tu sens que je ne peux ni ne veux quitter la Suisse, que la santé de mon frère ne soit rétablie, et que son bonheur ne soit parfait.

Adieu, cher ami,

HENRY OSMOND.

Nous avons lu l'histoire de miss Kitty Ross avec intérêt : nous attendons la suite impatiemment.

# LETTRE XXXVI.

## *MISS WHITAKER A SA SŒUR.*

Paris.

Je suis actuellement, ma chère sœur, dans la plus grande et la plus belle ville du monde ; du moins me l'a-t-on si souvent assuré, que ce serait manquer à la politesse que d'en douter. Vous observerez en même tems cependant que je ne connais de ses habitans que des marchandes de modes et quelques bonnes femmes qui louent des appartemens garnis. Car, comme le remarque très-sagement M. Delane, puisque c'est d'une commission secrète et privée qu'il est chargé, ce serait le comble de l'imprudence de paraître avec éclat. On nous permet cependant de regarder les maisons, en dehors s'entend, jusqu'à ce que nous en soyons lasses, et nous avons même osé nous hasarder jusques à paraître une fois aux Tuileries et à aller un jour à la comédie.

Mais il me semble que les rues de Paris ont beaucoup de ressemblance avec celles de Londres, de Constantinople et de Pékin; et les Français, avec les Anglais, les Turcs et les Chinois, à quelque variété près dans les habillemens. Les seules différences que j'aie été à portée de remarquer entre mon propre pays et celui-ci, c'est que j'ai vu en France de plus beaux chemins, moins de villages, très-peu de haies pour distinguer les propriétés, quantité de sabots, et une plus grande quantité encore de pieds nus. Mais, soit que les gens de ce pays-ci soient vêtus ou sans habits, ivres ou à jeun, je les ai toujours vus dansant, chantant et babillant.

Ce sera sans doute avec des observations aussi profondes que j'entreprendrai de vous amuser le reste de mon voyage; car l'esprit d'épargne de notre conducteur paraît bien plus propre à faire de petites économies dans une auberge, qu'à nous introduire dans des sociétés honnêtes et aimables.

Je ne suis pas heureuse, ma chère Peggy, et je me sens prête à m'abandonner au chagrin. Je ne vois plus le ton et les procédés de mistriss Delane dans un jour aussi agréable que je le faisais en Angleterre. Il y a en elle un je ne sais quoi qui me repousse et que je ne puis définir. Il faudra que les plaisirs du voyage soient bien grands, et je ne l'espère pas, pour me dédommager de sa compagnie fastidieuse; mais, quoique long, ce voyage aura un terme, et je retrouverai le bonheur dans les tendres caresses de ma chère, de ma bonne sœur.

Adieu. ANNA BELLA WHITAKER.

Je n'oublie pas le respect que je dois à mon père, quoique j'en oublie l'expression.

## LETTRE XXXVII.

### *M. WIMAN A M. OSMOND.*

Londres.

S'IL se débite à Londres quelque nouvelle plaisante, morale, scandaleuse ou poli-

tique ! Eh ! mes amis, vivez-vous donc dans un désert barbare, au bout du monde? Les *papiers nouvelles* de Londres ne se débitent-ils plus dans le pays des Grisons ? Ces productions célèbres de l'esprit humain, où se déploient toutes les connaissances modernes, et où l'on analyse si lestement les anciennes ; où d'un trait de plume on noircit une réputation ; où une femme de qualité rougit de voir ses travers démasqués, et frémit de rage en lisant son propre nom à côté de ceux des filles les plus fameuses du siècle : eh bien ! cette manne si précieuse ne fait-elle plus la nourriture de votre esprit? Je craindrais que vous ne deveniez tout-à-fait hermites, si vous n'exigiez de moi, de moi avocat, quel scandale! un fidèle extrait de ces scandaleux in-folio dont la ville de Londres est inondée tous les jours.

A travers les nombreuses anecdotes que la candeur et l'innocence du siècle fournissent si abondamment à la chronique, il en est cependant quelques-unes qui

échappent à sa langue acérée : témoin lord Winterbottam. Je t'ai déjà donné, Henry, un abrégé de la vie de ce grand seigneur, et tu sais par lui-même qu'il était conseiller - privé et revêtu d'une haute dignité : cette dignité était dans la maison du roi, et ce poste vient de lui être ôté. Sa passion pour les dés, et une perte immense qu'il a faite au jeu ces jours derniers, en sont la principale cause : on ne lui a pas gardé le secret, et quelques - uns de ses créanciers ont appris bientôt cette perte énorme. Aussitôt le bruit s'en répand parmi les enfans d'Israël ; la tribu de Juda s'en inquiète, s'effraie, s'épouvante; elle n'a pas recours dans cette occasion à Moïse ni à ses prophètes, mais aux jolis expédiens que fournit la loi des Chrétiens, à une prise de corps et aux saisies-arrêts. La disgrace qui a accompagné cette petite circonstance avait quelque chose de trop bas pour être tolérée : aussi milord a-t-il perdu son poste. Dans ce moment de désespoir, sa Mantorine l'a abandonné

aussi : on dit qu'elle est retournée en Italie. Que sait-on? peut-être pour récompenser les beaux feux de son ancien marquis Carbatelli. Comme milord s'occupe secrètement à lever tout l'argent qu'il peut sur le reste de ses biens, on croit qu'il va honorer le continent d'une visite.

J'aurais voulu, cher Henry, pouvoir calmer l'inquiétude qui déchire ton cœur; mais tu as oublié, mon ami, que je ne connaissais pas Anna Bella; que je ne l'avais vue, ni aucun de ses parens; il m'est donc impossible de t'instruire d'aucune de ses démarches. C'est là un de mes sujets de chagrin; l'autre est de savoir trois hommes que j'aime occupés à passer joyeusement leur tems, tandis que, pour me rapprocher de cet aimable trio, il me faut, depuis le matin jusqu'au soir...., dénouer des nœuds gordiens.

Adieu, WILLIAM WIMAN.

*N. B.* La conclusion de l'histoire de miss Ross, à l'ordinaire prochain.

# LETTRE XXXVIII.

## M. OSMOND A M. WIMAN.

Seltz.

J'AI fini ma dernière, chèr Wiman, en t'annonçant l'heureuse arrivée de sir Ambroise. Depuis ce jour nos excursions ont été plus nombreuses et plus lointaines. Il est plaisant de raisonner sur les différens goûts des hommes. Sir George, accoutumé à réfléchir aux ouvrages inanimés de la nature, voudrait toujours s'arrêter pour ramasser chaque chose qui lui semble curieuse. Sir Ambroise, moins accoutumé à réfléchir qu'à observer, désire avoir des hommes et des femmes pour objets de sa spéculation; et moi, quand je ne soupire pas pour Anna Bella, je regrette ces délicieuses heures de solitude, où je conversais si familièrement avec mes vieux amis du siècle d'Auguste.

Par complaisance, sir Ambroise par-

court avec nous tout le pays d'alentour ; et, par reconnaissance pour lui, nous voyons plus de compagnie que sir George et moi l'aurions désiré ; mais tu vas être étonné de ce qui nous est arrivé dans une de ces visites.

Il y a à Lausanne une très-aimable famille, dont le chef, admirateur zélé des curiosités que présente l'histoire naturelle, a formé un petit muséum, qu'il est d'usage aux étrangers de visiter. Sir George et ce naturaliste ont beaucoup de goût l'un pour l'autre. Le fils sort de ses études, et son caractère a beaucoup d'analogie avec le mien. Les dames dont la famille est composée sont douces et charmantes ; elles se livrent aux belles-lettres et raffolent de sir Ambroise. C'est la seule maison où nous ayons formé une liaison qui passe les règles de la plus stricte politesse. Ils nous engagèrent un jour à dîner, et nous passâmes tous ensemble dans le muséum l'heure qui précéda le repas. Appuyés

sur l'une des fenêtres qui donnent sur la rue, le fils et moi nous occupions à commenter Perse, quand, regardant par hasard dans la rue, je vis, avec une surprise que tu peux t'imaginer, Jasmin, l'ancien valet de chambre de mon frère, frapper à la porte, et derrière lui un officier avec un uniforme français, donnant le bras à une dame dont la tête était couverte d'une calêche verte.

*Ut nemo in sese tentat descendere! nemo,*
*Sed præcedenti spectatur mantica tergo.*

C'était le passage que me lisait mon jeune ami en me montrant du doigt les vers qui le renfermaient. Ce *nemo* si moral ne porta à mon esprit aucune idée quelconque; M. Jasmin, au contraire, en présenta une foule. En dépit de Perse, je me plaisais dans ce chaos d'idées, quand un domestique ouvrit la porte pour annoncer le capitaine O-Donnell et son épouse : ils entrèrent l'instant d'après. La dame avait quitté en

bas sa calèche et laissait voir une belle figure et de longs cheveux coiffés à l'anglaise. Je fus le premier objet qui frappa ses regards ; le second fut sir George, dont l'aspect sembla produire sur elle l'effet de la tête de Méduse. Mais, quoique d'abord elle en parut pétrifiée, elle se remit bien plutôt de son étonnement que mon frère ou moi ; et, prenant une espèce d'air de dignité, mêlé d'effronterie, elle commença, quoique mal à son aise, il est vrai, ses complimens à la maîtresse de la maison. Le capitaine, quoique frappé de notre étonnement mutuel, en fit de même ; mon frère, dans une espèce de rêverie insensible, suivait de l'œil tous les mouvemens de la dame : enfin la bombe creva.

« Vous paraissez admirer mistriss O-Donnell, sir George, dit M. Labadie : êtes-vous de sa connaissance ?

Mon frère entendit très-distinctement la question, et ne fut guères que deux

minutes à retrouver l'usage de ses sens pour pouvoir répondre.

— « Ma connaissance avec cette dame est bien légère, M. Labadie ; je ne la connais que très-peu. Il est vrai que j'ai eu l'honneur de la régaler d'un anneau nuptial, et que, durant quelques mois, elle s'est appelée lady Osmond ; mais, après tout, le mariage est une affaire très-insipide dans le beau monde, à moins qu'il ne fasse quelque éclat sur le tableau des séparations. »

« Lady Osmond ! s'écrie la maîtresse de la maison : Lady Osmond ! répètent les filles ; et toutes trois quittent la chambre à l'instant, car les dames en Suisse, ne marchent qu'à pas bien lents vers le bon ton. Lady Osmond ne put s'empêcher de témoigner quelques marques de confusion à un mépris si marqué ; mais des dames bien élevées ne permettent pas à la honte de s'emparer d'elles. »

« Il est vrai, dit-elle, que j'ai préféré

un homme que j'aimais à un que je n'aimais pas, un homme charmant à un bloc. Je conseille à toute femme d'en faire autant : y a-t-il rien d'étonnant à cela ? »

« Rien du tout, répondis-je ; les mauvais Anges, après leur chute, soit mâles ou femelles, aiment à augmenter leur confrairie. »

« Les mauvais Anges, après leur chute, reprit-elle en ricanant dédaigneusement ! Quoi ! mon langoureux Céladon, parce que je n'ai pas été fidèle à mon premier amour ! Capitaine O-Donnell je suis à vos ordres..... Messieurs, je vous souhaite le bonjour. »

Il était impossible de faire une plus belle retraite. Ce ton d'aisance, ce ton de qualité perçait à chaque mot.

« Eh bien ! dit sir George plaisamment, il faut bien que je m'en contente ; c'est le lot d'une multitude de gens qui valent mieux que moi, et peut-être eût-ce été celui du grand Newton, si le grand

New ton eût été marié? Eh! quel est, s'il vous plaît, le capitaine O-Donnell? non que j'aie l'ambition de connaître les messieurs qui m'honorent de leurs faveurs.»

« Nous ne l'avons jamais vu, répond M. Labadie: hier on vint, de la part du capitaine O-Donnell et de son épouse, me demander permission de voir aujourd'hui mon muséum, voilà toute notre connaissance. »

On avait servi le dîner; sir Ambroise fut obligé d'être gai pour nous trois : sir George était pensif et moi trop distrait; à la fin nous dîmes adieu à nos hôtes, revînmes à Seltz en moralisant sur les femmes.

A peine avions-nous fini notre déjeûner le lendemain matin, qu'un domestique annonça le capitaine O-Donnell (1), qui

---

(1) Je crois nécessaire de rappeler encore à mes lecteurs que le capitaine O-Donnell est Irlandais ; ainsi j'espère que, malgré ses juremens continuels, ou ne se préviendra pas contre son caractère vraiment original et honnête.

demandait à parler à sir George Osmond. Nous nous regardâmes tous. Faites entrer, dit mon frère : jamais homme n'ouvrit une conversation avec moins de cérémonie.

« Par mon ame ! sir George, dit-il, je viens vous donner satisfaction pour l'injure que je vous ai faite ; je ne savais pas qu'elle fût votre femme, il est vrai ; mais cela n'y fait rien, vous avez droit à ma vie, et je vous l'apporte avec une paire de pistolets dans la balance. Aimez-vous mieux l'épée, mon cher ? Eh bien ! c'est tout un à Patrick O-Donnell. »

« Voilà qui est bravement et galamment fait, capitaine, répond mon frère ; cependant ce n'est pas dans les formes, je pense. Je ne suis pas très-connaisseur en points d'honneur ; mais j'avais toujours cru que c'était à la personne insultée à envoyer le cartel. »

« C'est vrai, mon cher ; et par Jésus ! je l'ai attendu toute la journée d'hier, mais il n'a jamais paru ; ainsi j'ai pensé

qu'un petit tour à cheval de votre côté sauverait bien du tems et des messages. »

« Et où est votre second? dit sir George. »

« Par saint Patrick vous voilà trois, un de vous me servira de second. »

« Ma foi, capitaine, reprend sir George, vous êtes un brave garçon: je veux être moi-même votre second. »

— « De toute mon ame, sir George; et avec lequel de vous deux dois-je avoir affaire? »

« Pas avec moi, je vous jure, répond sir Ambroise: je ne vois aucune raison pour que vous me logiez une couple de balles dans l'estomac, parce que vous avez obtenu les faveurs de la femme de sir George. »

« Ni avec moi, dis-je, car je ne puis penser que ma mort satisfasse en rien sir George. »

— « Par saint Patrik! eh! mais si fait; tout comme si je l'avais tué lui-même; cela est suivant les lois de l'honneur;

mais arrangez cela entre vous trois ; la chose m'est égale. Je suis tout prêt à celui que vous voudrez. »

— « Ma foi ! voilà qui est réellement obligeant et amical. Vous sentez le gentilhomme, capitaine O-Donnell, et sans doute vous avez étudié ; daignez donc m'apprendre quelle satisfaction vous croyez que je reçoive par la mort de mon frère, de mon ami et par la mienne. »

— « Le diable me brûle ! mon cher, je crois que vous voulez m'embarrasser ; mais j'ai étudié à Balli-Shannon ( 1 ), et cela n'est pas si aisé. Je suis entré au service du roi de France avant trente ans, et, dans mon pays, comme partout ailleurs, je suis obligé, voyez-vous, de tuer tout homme qui en veut à ma femme, ou bien à l'une de mes enfans, voyez-vous. S'il me tue, c'est la même chose : l'honneur est satisfait, voilà tout ; car, sans l'honneur, la vie n'est rien du tout. »

---

(1) Ville d'Irlande.

« Je vous prie, capitaine, dit sir George, quel législateur a établi une loi si sage ? »

— « Le diable me brûle ! mon cher cœur, si je le sais ; et puis, qu'importe ? Ne pouvons-nous pas manger notre viande sans savoir qui l'a accommodée. »

— « Oui ; mais il faut savoir au moins si la viande est bonne. Or ce que vous me proposez maintenant est un mets qui n'est pas trop de mon goût. Ne pouvez-vous être bien avec ma femme sans me passer encore votre épée au travers du corps ? Où est l'équité de ce procédé ? »

— « Mais ne pouvez-vous pas aussi me passer la vôtre au travers du corps ? »

— « Si cela m'arrivait, je vous promets que ça ne me donnerait pas la moindre satisfaction. »

— « Par Jésus ! maintenant voilà qui est tout-à-fait incompréhensible. Et quelle autre satisfaction puis-je donc vous donner, mon cher ? »

— « Il en est une, capitaine, c'est d'emmener ma femme où il vous plaira ;

sur terre, sous terre, ou dans le ciel ; si vous voulez, de façon que je ne puisse la voir de ma vie. »

— « Le diable me brûle ! mon cher, c'est une grande affliction pour moi de ne pouvoir vous donner cette consolation, car la dame et moi nous sommes quittés hier. En revenant du muséum à notre logis, je vis ses joues se gonfler durant tout le chemin; c'était une violente inflammation de langue qui creva, dès que nous fûmes arrivés, en mille épithètes de poltron, lâche, peureux, et autres semblables : et pourquoi tout cela, mon cher ? parce que je n'avais pas pris son parti au muséum, où je ne savais que dire moi-même. Mais j'ai appris de mon père Phelim O-Donnell, écuyer, l'homme le plus savant de Balli-Shannon, comme il fallait en agir avec la langue d'une femme; car ma mère en avait une aussi alerte qu'une pie ; et quand elle commençait à la faire mouvoir du côté gauche, comme l'appelait mon père, il avait coutume,

ou de la mettre à la porte, ou de s'y mettre lui-même. Ainsi je me mis donc à la porte, et je dis à mon domestique de porter mon bagage à l'hôtel du Tigre; puis j'entrai en explication avec madame; et comment? mon cher; oh! c'est à moi qu'il faut s'en rapporter pour cela. Mon père avait acquis de l'expérience, voyez-vous; aussi disait-il souvent: N'attaquez jamais une femme avec ses propres armes; car elles suffiraient pour mettre en déroute un escadron de cavalerie. Ainsi j'allai à l'hôtel du Tigre moi-même, et de là je m'expliquai avec madame par un billet doux aussi calme que la mer durant une tempête; et sur ma foi elle ne demeura pas en reste. Mais peu-à-peu, mon cher, le vent s'appaisa; la pluie le suivit, et je reçus un billet larmoyant, par lequel elle me prioit de la voir encore; mais, ma foi! c'est tout ce que je pouvais faire alors que de me voir moi-même; car le vin de Bordeaux de mon hôte, dont j'avais bu un peu, voyez-

vous, avait embarbouillé toutes les chandelles. Par Jésus! sir George, elle écrit comme un livre; et la seconde lettre que j'en eus roulait sur le désespoir et la cruauté de la laisser ainsi dans la pauvreté et le malheur. Le diable me brûle si je la laisse dans cet état! dis-je, et aussitôt je lui envoyai un papier de cent livres sterlings qui venait de la banque de Londres; et, par saint Patrick! il ne m'en reste plus que deux semblables de mon héritage; car mon père, en se laissant mourir, voyez-vous, m'a légué, le printems dernier, cinq cents livres sterlings; et moi j'ai obtenu un congé de mon colonel pour faire une petite tournée; et, quand il ne me restera plus rien, je retournerai au régiment: et vogue la galère! »

« Dites-moi, capitaine, lui demanda mon frère, comment avez-vous connu lady Osmond? »

« Par Jésus! je ne l'ai connue pour lady Osmond que d'hier; mais ici demeu-

rait M. Salway, avec lequel nous nous étions enivrés quelquefois à Lausanne, où nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Il m'invita à le venir voir, parce qu'il avait quelques paniers d'aussi bon Bordeaux, voyez-vous, qu'on en fasse ici; et, par mon ame! nous le menâmes bon train : mais je vais vous dire un secret, mon cher ; pourquoi ne vous le dirais-je pas, puisqu'il me l'a bien dit à moi? Salway était un lord, et de plus, de notre cher pays d'Irlande; son vrai nom était lord Conollan; seulement il avait toujours vécu en Angleterre du produit des fondrières d'Irlande, qui sont bien, voyez-vous, les meilleures terres de France et d'Angleterre; et je présume, que c'est ce long séjour qui avait rendu sa tête si faible, car je l'enivrais toujours une heure ou deux avant que je le fusse; et puis mistriss Salway et moi faisions une partie de piquet, et le diable me brûle si je ne perdais pas toujours! »

Mais un soir que nous venions de

finir une partie; oh! cette femme a un bel œil noir, et elle me dit, avec cet œil-là, que le piquet était un jeu insipide; moi je pensai tout de même, et la pensée ne m'en fut pas plutôt venue, que je ne vis plus que les yeux noirs de mistriss Salway, et que j'oubliai que mon cher compatriote était là. Maintenant que j'y pense, je ne sais pas plus que ma propre mère comment cela est arrivé, car ce n'était pas mon dessein. Le diable me brûle si j'eusse touché à un seul de ses cheveux, si j'eusse eu le tems de la réflexion! car, voyez-vous, débaucher la femme de son ami!..... Oh! que le diable vous brûle! mon cher cœur; ne le faites jamais de votre vie. Aussi, elle, pour me consoler, me dit qu'elle n'était que la maîtresse de Salway; et par saint Patrick! lui dis-je, où est la différence? Je n'en vois pas du tout? Toutes les fois que je me trouvais tout seul, le repentir allait son train; mais quand je me trouvais tout seul avec mistriss Salway, ma foi

le repentir ployait comme un roseau. Maintenant, par Jésus! je n'ai jamais dit à mon cher compatriote une syllabe de tout cela, et comment diable il l'a découvert, je l'ignore, mais un après-midi il m'a meué dans le jardin, et là il m'a accusé d'avoir débauché sa femme. Et par saint Patrick! lui dis-je, comment cela peut-il être, puisqu'elle n'est que votre maîtresse? Mais il n'a point voulu entendre raison; il est allé prendre une paire de pistolets et m'en donna un comme un homme d'honneur. Nous nous sommes rendus aux Fougères, derrière la fontaine. Milord a tiré le premier et n'a pas touché un cheveu de ma tête; ainsi j'ai tiré en l'air. Alors milord a fait feu une seconde fois, et ne m'a pas tué du tout; ainsi j'ai tiré encore en l'air. Des gens sont venus aussitôt à nous; mais nous ne sommes pas restés pour les attendre. Je m'en suis revenu, en courant, à Lausanne, et deux jours après, milord, le diable le brûle! s'est enfui en Angleterre,

en me léguant madame pour présent. »

— « Et quelle est la raison, capitaine O-Donnell, qui vous a fait tirer vos deux pistolets en l'air? Etait-ce l'étiquette? »

— « C'était l'étiquette de l'humanité, mon cher; car, tant qu'il ne m'avait pas tué.... moi-même, je n'avais pas sujet de le tuer. »

— « Est-ce la manière dont vous en auriez agi avec moi? »

— « Oui, par saint Patrick! et pas autrement. »

« En ce cas, dit sir George, donnez-moi votre main; vous êtes un brave garçon, O-Donnell, et jamais vous ne me tuerez, ni ne serez tué par moi. Mais je dois vous rembourser vos cent dernières livres sterlings; car il n'est pas juste que vous entreteniez ma femme, maintenant que le quiproquo n'existe plus. »

— « Le diable me brûle! mon cher cœur, je n'en veux pas, je m'en passerai bien. »

— « Vous passerez la journée avec nous, O-Donnell. »

— « Par Jésus! je le veux bien, et la nuit aussi, et demain, dès le matin, je partirai pour mon régiment : j'aurais mieux fait de remplir mon devoir à la parade, que de demeurer ici avec la femme de personne. »

Ainsi finit cette terrible aventure; tu sens que je dois finir aussi.

Cher Wîman, ndieu.

HENRY OSMOND.

## LETTRE XXXIX.

### *M. WIMAN A M. OSMOND.*

Londres.

Oui, il faut que je décharge ma conscience du poids de cette histoire qui m'a tant tourmenté; et puisqu'on m'y prenne encore si l'on peut.

Quand Kitty eut fait prendre à la pauvre femme le cordial qu'elle lui portait tous les matins, elle quitta la

chaumière et s'en revint chez M. Arnold; mais dans le chemin elle se sentit saisie sous chaque bras par deux soldats, qui, sans lui dire un mot la firent courir entr'eux deux l'espace d'un demi-mille jusqu'à ce que ses jambes se refusent à cet exercice violent; elle s'évanouit entre leurs bras. Une autre personne les aida alors à la porter, et quelques minutes après ils arrivèrent à l'angle d'un bois auprès du chemin de Dublin à Wicklow; là ils trouvèrent une chaise de poste et une femme aux soins de laquelle ils remirent leur proie. La troisième personne qui les avait aidés était le galant Macdermot, qui s'élança dans la chaise avec les deux femmes. Le postillon partit, et les soldats retournèrent d'où ils venaient.

Kitty avait été quelques minutes sans sentiment: le premier objet qui la frappa, en ouvrant les yeux, fut Macdermot; elle ne le reconnut pas plutôt, s'évanouit de nouveau entre les bras de la femme qui

la soutenait; elle se trouva mal encore plusieurs fois avant de pouvoir s'accoutumer à l'agitation de la chaise et au sentiment de sa situation. Dès qu'elle fut en état de prêter l'oreille et de distinguer les objets, M. Macdermot se jeta galamment à ses genoux, et la supplia de pardonner à lui-même et à son maître, qu'il avait laissé plongé dans le désespoir. Kitty détourna ses yeux d'un objet si désagréable, et les porta sur la femme, dont l'aspect ne le cédait guères en beauté qu'à Méduse.

« Bon Dieu! s'écrie Kitty, dans quelles mains suis-je tombée? »

« Dans quelles mains en vérité, miss, répond mistriss Rourke; croyez-vous que M. Macdermot ou moi, manquions d'humanité; quant à l'honorable M. Corrane, il n'y a pas un plus tendre gentilhomme dans le comté de Wicklow, et il n'y en a pas un, je puis le dire, qui fasse plus pour une jolie fille. »

« Oh Bon-Dieu! oh Bon-Dieu! répète Kitty. »

— « Cela peut être très-pieux, miss ; mais moi je suis sure que c'est blasphémer que d'appeler Dieu où il n'a que faire; quel besoin, je vous prie, y a-t-il de l'invoquer quand nous vous menons à un jeune gentilhomme qui vous aime autant que son ame; n'est-il pas vrai, M. Macdermot? »

« Oui miss, et même plus encore, répond le galant chevalier. »

« Bon Dieu! aie pitié de moi, dit Kitty. »

« Je vous dis qu'il n'en est pas besoin, réplique mistriss Rourke ; vous allez être heureuse tous les jours de votre vie, n'est-ce pas M. Macdermot? »

— « Oui, mistriss Rourke, et toutes les nuits aussi. »

« Je vous assure, continue mistriss Rourke, que j'ai eu le soin de plusieurs jeunes dames pour le dernier comte. Beaucoup d'entr'elles imploraient, comme

vous le faites, le Ciel à leur secours avant qu'il en fût besoin; mais je vous assure qu'elles changeaient bientôt de ton, et, à mon idée, cependant, le vieux comte n'était rien auprès de son honneur; n'est-ce pas, M. Macdermot? »

— « Oh! il ne lui ressemblait en rien; son honneur sent le gentilhomme depuis les pieds jusqu'à la tête. »

Kitty voyant qu'il ne lui était pas permis de prier, n'aimant pas à jurer, se cachait le visage de ses mains, levant de tems en tems en silence ses beaux yeux vers le Ciel.

« Allons ! allons ! miss, dit mistriss Rourke, vous regarderez le Ciel un autre jour, occupez-vous maintenant des bonnes choses de ce monde; voici un biscuit, miss, et nous aurons chacune un verre de vin : certainement j'en ai grand besoin. »

« Non, dit Kitty, je n'en prendrai pas. »

« Bah! bah! ne me dites pas cela, reprend mistriss Rourke; il ne s'agit pas

ici de bouder. Qu'est-ce que la vie sans ce qu'elle a de bon? Vous ne serez pas arrivée avant deux ou trois heures après-midi, voyez-vous, et vous ne descendrez pas de la chaise avant ce tems. »

« Laissez-moi tranquille, bonne femme, répond Kitty, je ne vous demande rien. »

« Ah! oui-dà, ma belle, vous le prenez sur ce ton. Eh bien! mettez-vous dans la tête que je n'ai pas exercé mes talens depuis tant d'années, sans avoir trouvé de quoi rabattre ce caquet; ah! laissez-moi faire, j'en viendrai à bout; n'est-ce pas, M. Macdermot? »

« Je l'espère, madame, répond le valet, mais de la douceur. »

— « De la douceur! Ah! qu' oui : on n'a pas besoin de me la recommander. Je sais ce qu'il y a de mieux à faire, et avec celles de mon sexe surtout. J'étais toujours aussi douce qu'une mère avec les jeunes dames qui faisaient ce que je voulais; sinon je savais m'y prendre de façon..... Allons, allons! miss! je vous

conseille de manger ce biscuit et de boire ce verre de vin. »

« Permettez-moi de vous prier de le faire, miss, dit M. Macdermot. »

Kitty, dont l'esprit aimable et docile n'avait jamais su résister aux volontés des autres, fit en silence ce qu'on lui ordonnait ; mais l'éloquence de mistriss Rourke, qui ne cessa qu'au terme du voyage, ne put tirer d'elle une seule parole.

A-peu-près à deux heures, la chaise arrête à la porte d'une maison seigneuriale, située dans un fonds et environnée d'un large fossé ; tout dans son enceinte portait l'empreinte de l'ennui; Kitty est conduite dans une salle où elle trouve le couvert mis pour deux. Mistriss Rourke se met à table avec elle, et par ses talens oratoires, priant quelquefois, menaçant plus souvent, elle triomphe de la résistance de Kitty et la force à manger ; à dire vrai, la nature y avait pourvu d'avance, car, dans les corps jeunes et en santé, le chagrin n'exclut pas toujours l'appétit.

Mais quoi que Kitty mangeât, mistriss Rourke ne put jamais réussir à lui faire rien boire, excepté un verre d'eau ; mistriss Rourke s'empara donc de la bouteille, et elle avait à peine fini un long et pompeux éloge de l'honorable M. Corrane, que son honneur arrive. Il vole à Kitty dans son ravissement, mistriss Rourke se retire ; Kitty était tremblante ; M. Corrane se jette à ses pieds, prend un air respectueux et tendre, et lui fait une longue exposition de son amour, de son désespoir, de sa naissance, de son honneur et de ses droits.

« Vos droits ! dit Kitty avec un soupir. »

« Oui, mes droits, répète son honneur ; ils sont tels que l'église ne peut ni les donner ni les ôter. Vous êtes à moi par les lois de la nature, par celles de l'amour. »

« Je pensai ainsi autrefois, répond Kitty, mais vous avez pensé autrement et vous avez rejeté ces mêmes droits. Vous m'avez appris à les mépriser aussi ; et surement, surement, M. Corrane, ce

dernier outrage n'est pas propre à m'inspirer des sentimens doux. »

— « Surement, Kitty, vous ne donnerez pas le vilain nom d'outrage à une douce violence, imaginée ponr vous tirer des mains de la vieillesse et de l'hypocrisie, et vous remettre entre les bras de l'amour et de la jeunesse. »

« Je vois, réplique Kitty, je vois que l'opinion que vous avez conçue de moi est bien vile en effet, puisque vous insultez encore à ma reconnaissance, et que vous donnez le nom d'hypocrisie à la bonté même, et celui d'amour à l'infamie : dites-moi, M. Corrane, à quoi sert de vous charger d'une bassesse qui n'est pas même nécessaire au vil dessein que vous méditez? »

— « Voilà qui est très-bien parlé, Kitty, en vérité très-bien parlé; mais que signifie tout cela? Est-ce une bassesse que d'entreprendre de faire votre bonheur et le mien? »

— « Eh bien! monsieur, si vous êtes

sourd à tout sentiment de vertu, il est inutile d'essayer d'émouvoir votre bonté par mes raisonnemens; mais je ne puis être heureuse par le projet que vous avez conçu, ainsi je ne puis vous rendre heureux. D'après cela, M. Corrane, comme il n'est personne dans son bon sens qui consente à se souiller d'un vice, quand il ne peut lui procurer que le malheur, permettez-moi de vous supplier de ne plus songer à moi; renvoyez-moi à M. Arnold; j'oublierai ce que vous venez de faire, et, si je le puis, je vous pardonnerai. »

— « Ce vieux diable de fou, Kitty; t'a tourné la tête avec ses principes antidéluviens. »

« Oui; il m'a tourné la tête par ses instructions angéliques, répond Kitty, et j'en rends grace au Ciel et à lui; le pis que je vous souhaite, M. Corrane, est que votre esprit puisse s'ouvrir pour recevoir le même bienfait. »

« Le diable l'emporte! s'écrie M. Cor-

rane; quoi! Kitty, je vous offre tous les biens de la vie; j'ai pour moi la jeunesse, la santé, les richesses et les honneurs, et ce vieillard sans dents m'enlèvera le bonheur, et à vous le sens commun, avec les maudites inspirations de son prétendu *esprit.* »

— « Ah! M. Corrane, je tremble en vous entendant parler ainsi : pardonnez à ma faiblesse et renvoyez-moi à Dublin. »

— « Ne vaudrait-il pas mieux, Kitty, te guérir de ta faiblesse? »

— « Je vous remercie très-humblement, monsieur; vous l'avez déjà fait; et je vous ai de plus la nouvelle obligation que chaque mot que vous me dites me fortifie contre une rechute; ajoutez encore à cette bonté, celle de m'accorder ma demande. »

— « Ah! voilà qui est très-spirituel, miss, mais en vérité ta demande, *K*itty, est ridicule. Quoi! j'aurais pris la peine de t'amener ici, seulement pour te renvoyer! Ah, mon enfant! le souffrirais-tu;

mon plus grand soin a toujours été d'éviter le ridicule. Pense donc, *K*itty, à quelqu'autre demande que je puisse accorder à mon aimable fille. »

— « Je n'en ai pas d'autre à former. »

— « Eh bien! je m'en vais t'en enseigner, Kitty, lui passant les bras autour du corps.

Kitty se jeta à genoux, et levant vers lui ses deux mains jointes, lui demanda miséricorde.

Son honneur avait ravi quelques baisers, et ils avaient plongé ses sens dans un désordre qui ne lui permettait pas d'entendre les prières de Kitty. Elle résista aussi longtems que ses forces lui permirent, et tomba tout-à-coup dans une défaillance affreuse, image de la mort; l'honorable M. Corrane, la voyant sans mouvement, eut la bonté d'aller chercher aussitôt mistriss Rourke, et de l'envoyer à son secours; il était impossible de lui envoyer une assistance plus réelle; car cette femme la secourut avec tant de

sang-froid et d'intelligence, que Kitty retrouva bientôt l'usage de ses sens.

« Dieu bénisse votre jolie petite figure! mademoiselle, dit mistriss Rourke; je pensais peu que cette maison serait encore employée aux usages du bon vieux tems. Quand le vieux comte était jeune, on regardait comme un péché d'entretenir une maîtresse ou d'enlever une jeune fille à sa mère; les gens de la première qualité étaient obligés de se cacher pour le faire, et étaient charmés d'avoir une maison aussi commode que celle-ci; mais, maintenant, Bon-Dieu! que les tems sont changés! Je croyais que la maison s'écroulerait avant que j'y aie vu une autre jolie figure, excepté la mienne, s'entend. Mais après tout, voilà que je deviens vieille, et cependant, miss, je vous assure que j'étais chaste quand j'étais jeune. »

Miss la regarda et n'eut pas de peine à la croire.

— « Au moins nous aurons maintenant

du chant, de la danse, les agrémens de la vie; mais il ne faut pas être trop revêche, trop obstinée, miss, de peur que cela n'ennuie son honneur : et puis à quoi cela servirait-il? ne faut-il pas en passer par là? D'ailleurs où est le mal? Pourquoi les femmes ont-elles été faites, je le demande?

« Pour tourmenter les autres, ou pour être tourmentées, répond Kitty. »

L'arrivée de son honneur prévint une réplique. Mistriss Rourke se retira. La contenance de l'honorable M. Corrane n'était plus la même; il s'humilia jusqu'à mettre un genou en terre et demander pardon. Il venait, disait-il, de voir sa faute sous le jour atroce qu'elle méritait; il se méprisait, il se détestait, il s'abhorrait lui-même pour avoir osé employer la violence contre la plus belle et la plus douce des femmes. C'était une action indigne d'un gentilhomme, indigne même d'un homme. Nulle réparation ne pouvait expier ce

crime ; mais du moins il offrait celles qui étaient en son pouvoir, il la dédommagerait par le sacrifice de sa fortune entière ; et si ce n'était pas assez, par celui de sa vie. »

« Renvoyez-moi à Dublin, dit Kitty. »

« Oui, Kitty, je le jure par le Ciel ! demain matin ce désir sera satisfait. »

« Oh ! ce soir, ce soir, s'écrie-t-elle ! »

— « Cela est impossible, mon amour. On ne trouverait pas, à dix milles à la ronde, d'autres chevaux que ceux qui vous ont amenée ici, et ils sont épuisés de fatigue. Ayez confiance en moi, mon aimable fille ; croyez que jamais je ne vous offenserai ; non, jamais. Vous retournerez chez M. Arnold ; je lui confesserai ma faute ; il verra mon repentir, Kitty ; je ne puis abandonner mes droits sur vous qu'avec la vie ; ou je mourrai, ou je serai votre époux. »

La conversation se soutint sur le même ton toute la soirée. De si fréquentes protestations de repentir ne pouvaient

manquer de toucher et de persuader une ame aussi pure que celle de Kitty. Le courage et la gaîté vinrent un peu ranimer ses esprits; elle écouta même avec indulgence ses sermens d'amour et d'une reconnaissance éternelle, si elle était assez bonne pour lui pardonner. On servit le souper; elle mangea un peu et ne but pas du tout; bientôt après elle se retira à sa chambre, ferma sa porte aux verroux, pria avec ferveur et se jeta sur le lit sans se déshabiller. Craintive, quoique sans soupçon, elle voulait se tenir éveillée; et, pour ce dessein, elle descendit du lit et s'amusa à considérer les différens tableaux qui décoraient cette chambre; mais c'étaient des portraits de famille, et l'amusement était somnifère: minuit avait déjà sonné; tout était dans le silence; elle céda enfin à l'impulsion de la nature et s'endormit.

Retournons à l'honorable M. Corrance. L'impulsion à laquelle cédait ce digne gentilhomme n'était pas d'une nature si

tranquille ; deux années de pratique lui avaient plus que suffi pour former son esprit à cette heureuse facilité qui sait écarter avec aisance les suggestions morales du bien et la voix intérieure de la conscience, pour ne se livrer qu'aux appétits des sens et aux moyens de les satisfaire. Or Kitty était devenue pour lui le morceau le plus appétissant de la nature ; sa beauté était dans toute sa fleur ; son esprit et ses talens s'étaient développés, et elle n'avait pas encore acquis cet art sublime des filles à la mode, de tourmenter et d'appauvrir un amant. Mais Kitty n'était pas aisée à séduire, et le dernier moyen de conciliation qu'il avait employé ne promettait pas d'amener sitôt la conclusion qu'il espérait. « La nuit invite à la volupté, j'essaierai son influence ; si même elle retombe encore sans connaissance, la présomption où je la laisserai que j'aurai joui de ses faveurs peut tourner à mon avantage ». Ainsi raisonnait rapi-

dement l'honorable M. Corrane, et il prenait ses mesures en conséquence, c'est-à-dire qu'il consultait mistriss Rourke sur le moyen de mettre son dessein à exécution.

— « Dieu bénisse votre honneur et défunt votre père ! dit cette chaste matrone; j'ai eu bien des guinées de sa seigneurie pour lui avoir prêté mon secours dans ces sortes de circonstances; mais les tems sont bien changés : cependant je pense que je pourrais indiquer à votre honneur un moyen ; mais il est trop méchant, ah oui ! trop méchant; je suis vieille et repentante, et j'ai besoin que Dieu me bénisse. »

— « Mais, pour que Dieu vous bénisse, mistriss Rourke, il faut que vous aidiez votre prochain; ainsi dites-moi donc votre moyen. »

— « Mais, en aidant votre honneur, ne ferai-je pas tort à cette jeune demoiselle, qui est aussi mon prochain, je pense? »

— « Aucun tort, mistriss Rourke ; aucun tort ; c'est son bien que je cherche, et que son obstination lui fait refuser ; et d'ailleurs, pour vous prouver qu'elle n'est pas tant votre prochain que moi, voici vingt livres sterlings que je vous prie d'accepter, et ce n'est qu'un gage de ma générosité à venir. »

— « Ah ! votre honneur est trop bon, et ceci change bien la chose, je vois que j'avais tort ; votre honneur est bien le fils de son père ; mais je vous prie, ne vous comportez pas trop méchamment avec la pauvre fille. »

— « Eh non ! mistriss Rourke, je suis le fils de mon père. »

— « Eh bien ! apprenez donc qu'il y a dans la chambre une porte secrète faite par l'ordre de sa seigneurie ; mais songez surtout à n'être pas méchant. »

Son honneur courut donc à cette porte secrète ; et, après avoir écouté un tems assez long pour penser que Kitty était endormie, il s'avança en silence, et, sans

faire le moindre bruit, se mit à ses côtés. Un songe effrayant éveilla Kitty en ce moment: de quelle horreur elle s'est sentie pénétrée, en se trouvant serrée dans les bras de M. Corrane!

« Monstre barbare! s'écria-t-elle, en essayant de se dégager. Dieu du Ciel, protège-moi!

Son honneur répondit à ces exclamations en la serrant plus étroitement et en employant, pour l'appaiser, les mots les plus tendres; mais le tems n'était plus où ils auraient excité les plus douces sensations; ils ne firent naître alors que le dégoût et l'indignation. Accuser la barbarie de M. Corrane, le supplier de lui faire grace, trembler en l'invoquant, voilà tout ce que Kitty put faire dans cette heure de terreur. Cependant M. Corrane ne se laissait pas fléchir, et on ne peut prévoir ce qui en serait résulté; mais la fortune, qui se plaît à contrecarrer les plans formés par la sagesse même, avait disposé un dénouement qui devait ense-

velir la gloire de notre héros sous la poussière. Dans cette crise terrible, un grand bruit se fait entendre aux portes et vient frapper les oreilles de M. Corrane: des gens demandent à entrer au nom du roi.

Son honneur commence alors à sentir qu'il était bien différent de trembler d'amour ou de trembler de frayeur ; il devina aussitôt la véritable cause de l'alarme.

Kitty, lui dit-il, les as te viennent ; j'ai perdu la partie. Que je t'enlève au moins un baiser d'adieu, d'adieu éternel peut-être ! Et rappelle-toi, mon aimable fille, dans ton heure de triomphe, avec quelle douceur et quelle générosité je t'ai traitée durant le mien! »

Son honneur lui déroba le baiser d'adieu, soupira profondément, jura un peu, et sortit de la chambre.

Un quart-d'heure après le tumulte se répandit dans toute la maison; la tremblante Kitty entendit le bruit que faisaient plusieurs personnes en montant

vers la chambre où elle était, et un instant après elle se trouva dans les bras de sa chère Polly Singleton.

Il est à propos maintenant de remonter à la cause de cet événement, dont la relation, si l'on m'en payait *légalement*, pourrait occuper dix feuilles in-quarto; mais quand un homme de pratique donne ses consultations *gratis*, il ne prodigue pas ses paroles et ne répond que *par charité*.

Quand les craintes de toute la famille de M. Arnold sur le compe de *Kitty* se furent confirmées par les avis qu'ils reçurent, Polly Singleton se livra aussitôt au désespoir; le quaker, qui ne s'était jamais abandonné au découragement, jugea avec raison qu'il fallait montrer dans cette occasion de la fermeté et de la force d'ame. Il savait d'où partait le coup; il savait le secours que lui offrait la loi; mais à quoi lui servait tout cela? à moins de savoir aussi où Kitty avait été conduite. On avait appris par les

laboureurs qui travaillaient aux environs, en quel endroit on l'avait fait monter dans la chaise de poste ; et cette même chaise, ou une pareille, avec des femmes dedans, avait été rencontrée à sept milles de là sur le chemin de Wicklow. M. Singleton, par amitié pour M. Arnold, alla au rendez-vous commun des domestiques hors de place, en trouva un qui avait appartenu longtems au dernier comte de Cronnot, et obtint de lui un compte exact de la situation de ce château, qui appartenait depuis longtems à la famille. M. Arnold ne perdit pas une minute pour s'adresser au lord chef de la justice, qui, se trouvant par caractère enclin à l'ordre et à l'honnêteté, et en état, par ses richesses, de ne redouter personne, expédia les ordres nécessaires avec toute la diligence et le secret possibles. Le bon quaker était trop incommodé pour se charger d'aller lui-même délivrer Kitty. Jamais son infirmité ne lui avait paru si insup-

portable que dans le moment où elle l'empêchait de secourir sa fille bien-aimée. La commission échut donc à M. Singleton, qui s'en chargea avec allégresse; et, après avoir pris des guides et permis à sa fille Polly de l'accompagner, il partit, à la nuit tombante, avec les officiers chargés des ordres.

Tu as vu, Osmond, avec quelle célérité ils s'en acquittèrent, et combien il était tems qu'ils arrivassent. Je ne te parle pas des larmes que Kitty répandit en se retrouvant le lendemain dans les bras paternels de M. Arnold; tu sauras bien te créer de cette scène un plus joli tableau que celui que je pourrais te tracer moi-même.

L'honorable M. Corrane était sorti de la maison sans être vu, avait monté à cheval, et s'était rendu en toute diligence à Dublin pour y consulter son frère. Ils connaissaient tous les deux le crédit de M. Arnold, son courage et sa fermeté. Un procès public serait une pu-

blique infamie; de très-lourds dommages devaient en être le résultat, et peut-être pis encore : il fallait donc, à tout événement, éviter d'en venir là; et, si le quaker ne voulait entendre à aucun arrangement, ils décidèrent que son honneur se retirerait en Amérique, entrerait comme volontaire dans les troupes qui commençaient à jouer sur ce théâtre le premier acte de la tragédie ; et que le jeune comte lui procurerait une commission de capitaine le plutôt possible.

D'après cette résolution, le comte de Cronnot rendit dès le lendemain visite à M. Arnold. Après les premières civilités, il se hâta de l'assurer qu'il était au désespoir de l'événement qui occasionnait sa visite.

— « Je le crois bien, dit le quaker. »

— Certainement, mon frère est très-blâmable ; mais la force de l'amour, dans des esprits aussi fougueux que ceux des jeunes gens, l'excuse en quelque sorte. »

— « Comme l'ivresse excuse le meurtre, réplique M. Arnold, ou comme la faim aurait pu excuser Perry Loggan, qui a volé ton grenier l'hiver dernier, et que cependant tu as fait pendre. »

— « Que j'ai fait pendre, monsieur. c'est la loi et non pas moi. »

— « C'est aussi à la sévérité des lois que j'ai dessein d'abandonner ton frère : ni toi, ni moi, n'avons jamais été regardés comme des exécuteurs. »

— « Certainement, M. Arnold, vous ne voudriez pas le faire pendre si vous en aviez le pouvoir. »

— « Pourquoi non, si son crime le méritait ? »

— « Mon cher monsieur, songez à la tache ineffaçable qui souillerait une famille illustre. »

— « N'as-tu pas souillé d'une tache ineffaçable la famille de Perry Loggan ? »

— « Surement, M. Arnold, vous plaisantez en faisant cette comparaison. »

— « Pourquoi cela, je te prie ?

— « Qui diable a jamais pensé à réunir l'idée de l'honneur avec le nom d'une pareille famille. »

— « On peut réunir du moins l'idée de l'honnêteté ; qualité aussi utile parmi les plébéïens, que ce que tu appelles honneur parmi la noblesse. »

— « Mais personne ne parle de tels gens. »

— « L'ami Cronnot, tu me tiens ici le langage de l'orgueil et non du sens commun. Si tu es lord, les plébéïens sont hommes : chaque classe de la vie a *sa pairie*. Ce sublime personnage de ta sublime famille n'a rien qui le distingue à mes yeux de la masse du genre humain. »

— « Considérez, monsieur, le malheur qu'entraînerait une telle punition, et l'infamie qui se répandrait sur toutes les branches d'une noble maison. »

— « Est-ce que ta noble maison a plus d'oncles, de tantes et de cousins que n'en ont généralement les gens du peuple ? »

— « Vous êtes plaisant, monsieur ; mais que pourra, s'il vous plaît, opposer votre plébéïen à la perte des honneurs et des dignités de l'état. »

— « La perte de son pain, une bien plus terrible calamité. »

— « Quelque soit votre façon de penser, monsieur, je sens la chose bien différemment. »

— « Je n'envie pas ta manière de sentir. »

— « Ni je ne pense pas non plus que la comparaison que vous soutenez depuis si longtems entre la noblesse et le rebut du genre humain soit très-polie. »

— « Le rebut du genre humain ! Mets ta main sur ton cœur, voisin Cronnot, et demande-lui si ces magnifiques idées sont fondées sur la nature ou sur le sens commun. » Milord mordit ses lèvres et parut méditer une réponse aigre.

« Ne t'emporte pas, l'ami Cronnot, je n'ai pas dessein de t'offenser, mais ce que nous devons chercher est la vérité et non la politesse. »

— « Eh bien ! monsieur, si c'est-là votre façon de penser, satisfaites votre malice; nous verrons jusqu'à quel degré de vengeance la mielleuse douceur d'un quaker le portera. Mais, monsieur, vous calculez au-delà de votre pouvoir. Vous ne pouvez attaquer la vie de mon frère sur ce point-là; je vous défie. Vous obtiendrez peut-être quelques dommages.... quelque récompense ignoble.... de la même nature que l'offense, et conforme exactement à vos dispositions sordides.... à vos idées basses et rampantes.... à votre naissance et éducation.... à votre.... »

— « Ton noble sang s'échauffe, l'ami Cronnot; mais à moins qu'elle ne serve à effacer les lois de ton pays, je ne vois pas en quoi cette chaleur te sera utile: rend-elle les raisonnemens plus clairs? »

— « Au diable vos sarcasmes! monsieur, quel est l'être dont l'indignation ne s'allumerait pas en entendant un homme parler de faire pendre le fils d'un comte,

pour quelques petites libertés prises avec une fille de rien. »

— « Aurais-tu parlé sur ce ton, si mon frère eût pris ces petites libertés avec ta sœur? »

— « Maudites soient vos comparaisons! vous saisissez toutes les occasions possibles de vous mettre sur un même niveau avec moi. »

— « En ce cas-là je me fais tort à moi-même. »

— « Vous avez, je le vois, tout l'orgueil de votre secte, je vous en souhaite aussi la douceur. »

— « Je t'en remercie. »

— « Et vous êtes déterminé à essayer de faire pendre mon frère? »

— « Non, en vérité, c'est toi-même qui as le premier parlé de cela; je le livrerai seulement à la justice de son pays; comment le traitera-elle? je l'ignore. »

— « Eh bien! si vous prouvez vos faits, ou vous accordera un peu d'argent pour dommage : voilà tout.

— « Cela peut être. »

— « En ce cas je vous offre cette réparation sans vous adresser à la justice. Quelle somme demandez-vous? »

— Je ne te demande rien. »

— « Cinq cents livres sterlings pour une fille qui n'a pas un schelling, c'est vous faire, je pense, une offre avantageuse. »

— « Je méprise ton offre, et toi pour l'avoir faite; et pour mettre fin à cette conversation ridicule, tu vas connaître mes sentimens. Voici, ce me semble, les vraies idées sous lesquelles on doit considérer une punition publique; c'est qu'elle détourne le coupable et les autres de commettre des offenses pareilles, et qu'en répandant le plus qu'il est possible l'ignominie sur les mauvaises actions, elle en inspire l'horreur aux imprudens qui sont avertis par-là de les éviter. L'argent de ton frère, si telle est la réparaton qu'on accorde, sera à tes yeux même employé à quelque fondation pour le bien de l'humanité. »

— « Eh bien ! monsieur, je vais vous parler aussi franchement que vous l'avez fait. Mon frère est déterminé à quitter ce pays, si vous êtes résolu de le poursuivre. »

— « Ce projet répondra en partie à mes vues ; je serai tranquille sur le comte de miss Ross ; ce sera une confession de la faute de ton frère, et en quelque sorte une sentence publique. S'il entre au service de son pays, l'occupation pourra le corriger de ses folies ; comme ami, je le lui conseille ; je le lui conseille encore comme ennemi. »

— « En ce cas, s'il exécute cette résolution, nous nous quittons amis. »

— « Oui, je ne souhaite que le bien du jeune homme, et non son mal. »

Ainsi finit cette aventure. L'honorable M. Corrane décampa, et Kitty goûta longtems encore les charmes de la paix et de la tranquillité. Elle fit les délices du bon vieux quaker, distribua ses largesses, le soigna dans ses infirmités, et

il y a à-peu-près un an qu'elle lui ferma les yeux pour toujours.... Quelque tems avant cet événement, elle reçut d'Amérique un paquet cacheté de son amant ; il contenait une lettre de repentir et son testament. Quoique l'honorable M. Corrane fût de la foi protestante, si cependant il était d'aucune, il commença cette dernière œuvre comme un bon catholique, par sa confession. Il passa en revue ses fautes passées, et donna un ample et humiliant détail des idées et des motifs qui l'avaient porté à outrager Kitty dans plusieurs circonstances, et particulièrement dans la dernière ; il avouait que son intention était de triompher d'elle, à quelque prix que ce fût, cette nuit fatale, époque de son malheur, et de la faire transporter, dès le lendemain, dans une de ses terres, dans le comté de Connaught. Cette lettre m'a mis en état de t'expliquer bien des motifs de la conduite et des discours de ce jeune gentilhomme, qui n'ont dû te paraître que

fictions et conjectures ; mais tu ne croiras peut-être pas mon histoire fidèle, avant que je t'aie informé d'une petite circonstance qui m'a donné le droit de pénétrer si avant dans les secrets de la dame. Henry, elle a l'honneur à-présent d'être la femme d'un avocat, et a changé son nom en celui de Wiman. La raison de ce phénomène est qu'après avoir vu les beautés de sa figure, et avoir découvert qu'elles étaient, en les comparant à celles de son ame, comme les nombres aux infinités, je ne goûtais aucun repos le jour et très-peu la nuit ; rien ne s'expédiait ; les procès s'entassaient sur les procès. J'ai écrit en Irlande ; on m'a répondu que tous ceux qui la connaissaient s'accordaient à la regarder comme la meilleure femme de ce royaume. Le mal m'a gagné de plus en plus. Je lui ai exposé ma situation, comme elle m'avait d'abord exposé la sienne. Elle a voulu me guérir par une confession franche de ce qu'elle appelait son déshonneur ;

mais cette confession n'a opéré aucun soulagement ; enfin, par bonté, elle a bien voulu appliquer à ma plaie le dernier remède, et il a réussi si parfaitement que je te souhaite dans les bras de ton Anna Bella du meilleur de mon cœur.

En regardant un peu derrière moi, je vois que j'ai terminé l'histoire de cette dame avant sa vraie conclusion. Le testament de l'honorable M. Corrane contenait un legs de deux mille livres sterlings. Il était alors mourant à Sainte-Lucie ; les nouvelles suivantes ont confirmé sa mort. Le legs a été payé exactement. Le bon quaker a laissé en effets et billets une somme de dix-huit mille livres sterlings ; il en a donné huit à Kitty, deux aux enfans de M. Singleton, deux à plusieurs autres amis, et le reste à diverses maisons de charité de Dublin : deux des huit mille qui étaient échues à Kitty ont été placés aussitôt sur la tête de Polly Singleton, qui a abandonné sa propre part à ses frères et sœurs. Elle

a fait présent de cinq cents livres sterlings à M. Ross son père, et du reste à votre serviteur,

WILLIAM WIMAN.

## LETTRE XL.

*MISS PEGGY WHITAKER*
*A SIR AMBROISE ARCHER,*
*à Lausanne.*

CHER MONSIEUR,

Vous avez toujours été tellement l'ami de notre famille, que je n'hésite pas à essayer de vous intéresser à mon malheur actuel. A votre départ des Dunes de Barham, vous nous avez laissés tous heureux. Par vos soins obligeans les odieuses trames de lord Winterbottam étaient dévoilées; mon père nous avait rendu sa tendresse habituelle, et l'avenir nous souriait. Bientôt après ma sœur s'est rendue à Londres chez la bonne mistriss Shirley, sa marraine, et mistriss Delane lui a rendu de fréquentes

visites. Milord Winterbottam l'a vue à l'Opéra, et a renouvelé ses poursuites. Ma sœur les a rejetées ; mon père n'a pas eu cette force. Vous savez, mon cher monsieur, excuser la faiblesse humaine. On en a encore imposé à mon père, et, à dire vrai, par une offre très-ridicule ; c'est le capitaine Wicherley qui a conduit toute cette négociation secrète.

Cependant mistriss Delane s'occupait à inspirer continuellement à ma sœur des alarmes sur de prétendus symptômes de consomption, et lui laissait voir le désir qu'elle aurait de jouir de sa compagnie et de sa société dans le midi de la France, où il fallait, disait-elle, qu'elle accompagnât M. Delane. Tous les deux devinrent très-pressans pour que ma sœur fût du voyage. Elle demanda le consentement de mon père, qui le refusa d'abord; mais qui changea d'avis sur une lettre de Winterbottam. Il y déplorait la cruauté de son destin, qui, dans le moment où il commençait à former quel-

ques espérances de bonheur, les lui enlevait par la maladie de ma sœur ; maladie qui, selon lui, ne pouvait être guérie que par un voyage à Lisbonne, ou dans qnelque climat plus doux que celui d'Angleterre. Ma chère sœur partit et m'écrivit de Paris. Vous savez, monsieur, combieu les courriers de France en Angleterre sont réguliers ; il y a plus d'un mois cependant que je n'ai reçu d'elle la moindre nouvelle. J'ai encore d'autres sujets d'alarme. On assure ici que lord Winterbottam est ruiné par le jeu, disgracié à la cour, et obligé de quitter l'Angleterre. Wicherley, il est vrai, cherche à persuader à mon père que ces rapports ne sont que pure calomnie ; mais ils gagnent crédit dans le voisinage. Vous savez aussi que nous n'avons jamais eu un compte satisfaisant sur la famille de mistriss Delane. On se dit ici à l'oreille qu'elle a été autrefois maîtresse de lord Winterbottam. Si cela est vrai, comme j'en ai peur, il y a

grande raison de craindre quelque complot tramé contre ma sœur.

Mon cher monsieur, je vous écris cette lettre avec bien peu d'espérance de succès; mais il est possible que vous vous procuriez quelques renseignemens sur ma pauvre sœur, quoique la route qu'elle a dû tenir ne soit pas la même que la vôtre. Oh ! combien je serai reconnaissante pour l'homme qui servira.... qui sauvera peut-être mon Anna Bella. Je suis sure au moins que vous me pardonnerez l'embarras que vous cause,

Votre obéissante servante,

PEGGY WHITAKER.

*P. S.* Je suis fâchée d'apprendre que miss Archer soit disposée en faveur du capitaine Wicherley; je crains qu'elle ne soit pas heureuse avec un tel homme.

# LETTRE XLI.

## *M. OSMOND A M. WIMAN.*

Seltz.

Nous sommes tous charmés, cher Wiman, de la suite de l'histoire de miss Ross, que tu avais obligeamment divisée pour prolonger sans doute notre plaisir; mais la nouvelle que tu nous as annoncée en la terminant nous a intéressés encore plus vivement; te voilà heureux, William, dans les bras de la sensible Kitty; satisfait pour toi-même, tu n'as plus qu'à former des vœux pour le bonheur de tes amis. Cette réflexion me rappelle que j'ai oublié dans ma dernière lettre de t'accuser la réception de celle où tu me donnes des nouvelles de lord Winterbottam. *Souhaiter du bien à ses ennemis*, William, est un précepte admirable; mais dont la pratique est bien difficile. Mes sentimens présens sur le compte de ce noble seigneur sont pour moi une preuve convaincante que je ne suis pas encore

arrivé au plus haut degré de la perfection chrétienne.

Le capitaine O-Donnell vient de nous quitter; ses expressions singulières, son bon sens, ses préjugés, son adhérence à l'honneur moderne, son attachement sincère à l'honnêteté forment le mélange le plus original dont un homme puisse être composé. Nous nous séparâmes des deux côtés avec regret. Comme son régiment est en garnison à Vienne, nous le verrons probablement encore à notre retour d'Italie.

N'avoir pas vu les glaciers de la Savoie aurait été une offense impardonnable, et ne pas partager cette satisfaction avec ses amis de la meilleure manière possible serait aussi impardonnable. Je m'en vais donc te les décrire.

« Oui, dit sir George; en réponse à une observation de sir Ambroise Archer, comme nous descendions lentement le coteau qui mène à Chamouni pour retourner le soir à notre auberge; oui,

atteindre l'excellence d'un art ou d'une science sans en avoir appris les élémens pendant sa jeunesse, est certainement la preuve du plus rare génie. »

« Contemplez en moi ce rare génie, répond un maigre et fluet personnage qui nous atteignit dans ce moment. »

« Vous êtes étrangers, messieurs, continue-t-il, *ultrà montani*, je le connais à votre mauvais accent; mais, viviez-vous *apud ultimam Thulè*, ma réputation doit avoir frappé vos oreilles; je suis le fameux maître d'école de Nibbiano. »

Le fameux maître d'école de Nibbiano voyant que nous l'écoutions attentivement, continua ainsi : « Je fus jadis un paysan du Piémont, une masse informe d'argile ; et dernièrement, quelle métamorphose ! j'ai donné une nouvelle édition de Stace, *cum notis variorum*, toutes écrites par moi-même. J'ai appris à quatre cents petits garçons à lire ou à épeler, grace à un accompagnement de

coups de fouet; plusieurs de ces enfans étaient doués d'une heureuse mémoire; dans quelque climat que le sort les appelle, ils se ressouviendront de leur précepteur, et toute cette fumée de gloire, je ne la dois qu'à l'infidélité de ma femme.»

« Diable ! dit sir George, l'incident est assez commun ; mais obtenir par-là l'immortalité, c'est jouer de bonheur. Nous nous proposons de goûter ce soir à l'auberge que vous voyez d'ici, la tranquille félicité de gens ignorés de la renommée. Daignez, savant fameux, nous y accorder votre société ; instruisez-nous des causes et des conséquences de ce très-commun et très-extraordinaire événement : nous sommes doués aussi de mémoires heureuses, et nous nous souviendrons de notre précepteur. »

« Oui, oui, réplique le maître d'école, un désir d'instruction est *mentis ingenuæ signum*; je me dévoue ce soir à votre service. »

L'auberge était la meilleure de la vallée

de Chamouni. Une vaste salle à manger contenait deux buffets garnis de verres, de porcelaines et de tous les ustensiles élégans d'une auberge de campagne ; cette ordonnance, il est vrai, occasionnait une continuelle circulation de la cuisine aux buffets et des buffets à la cuisine ; mais c'était un inconvénient dont se consolait la maîtresse, parce qu'elle satisfaisait par-là sa curiosité, et ses hôtes, parce qu'ils n'y pouvaient remédier.

Nous arrangeant donc en demi-cercle autour du feu, nous nous apprêtâmes à profiter de la sagesse et des sentimens de notre comique précepteur.

« Il y a trente ans, dit-il, que je tenais, à assez bon compte, une ferme des Pères du couvent de Polimo, en Piémont. J'avais épousé une jolie créature avec des yeux noirs comme l'ébène et brillans comme des diamans ; de l'esprit, elle en avait assez, de la dévotion elle en avait trop ; elle ne manquait pas de réciter tous les jours son rosaire de quinze

Pater noster et de dix fois quinze Ave Maria; mais, sur toutes choses, elle préférait les sages préceptes et les exhortations de nos voisins du couvent.

» Ce couvent n'était situé qu'à une courte distance de notre maison, et l'un ou l'autre de ces bons Pères me faisait souvent l'honneur d'entrer chez nous et de me prodiguer les conseils les plus édifians. Père Paul, en particulier, s'intéressait beaucoup à la conscience de ma femme, et paraissait surpasser tous les autres en zèle et en charité ; aussi était-ce une cruelle mortification pour moi quand quelque affaire profane m'empêchait de recueillir la moisson abondante de ses pieux avertissemens.

Un matin, un fatal matin ! je cassai le soc de ma charrue ; triste présage de mes infortunes futures ! Retournant à la maison pour en prendre un autre, je demandai à ma petite fille, qui commençait déjà à jaboter, où était sa mère ? »

— « En exotation, papa, avec Père Paul. »

— « En exhortation! c'est fort bien fait, et je ne veux pas les interrompre; et où sont-ils, Nanette? »

— « Dans la tambre à touçer de mama. »

— « Dans la chambre à coucher! haï! Je me sentis saisi tout-à-coup d'un très-ridicule accès de curiosité de savoir sur quel défaut on pouvait exhorter si pieusement ma femme; je me glissai tout doucement dans la chambre voisine. La cloison qui les séparait était antique et avait un furieux besoin de réparations; j'appuyai mon œil contre une des fentes dont elle était traversée. Mais, hélas! vous n'exigerez pas de moi le récit de ma honte.... Et cependant, tel était encore mon respect pour ces saintes gens, que je n'osai former contr'eux aucun projet de vengeance. Je descendis paisiblement dans l'écurie, où je m'amusai, pour passer le tems, à me ronger les ongles, jusqu'à ce que je vis partir père Paul. M'armant alors d'un bâton, je me

glissai dans la chambre d'exhortation, où je retrouvai tout aussi-bien en ordre que si ma femme n'y eût pas monté de la journée; je l'appelai . . : Venez ici, ma petite Annette, lui dis-je, et expliquez-moi à quoi père Paul et vous avez été si longtems occupés dans cette chambre. »

— « J'écoutais ses exhortations. »

— « Et sur quoi vous a-t-il exhortée, Annette? »

— « Qu'as-tu donc, Benoît? Il m'a exhorté à ne plus pécher. »

— « Il vous a engagé à obéir à votre mari, j'espère? »

— « Certainement, Benoît. »

— « En ce cas, préparez-vous à obéir. Il ne vous reste plus qu'à vous disposer à la mort. Je tirai alors une serpette de ma poche. Annette se jeta à genoux devant moi; il était impossible de la tuer dans cette attitude: je me contentai de la battre jusqu'à ce qu'elle s'évanouît.

» Je sortis en arpentant héroïquement

le champ voisin; je voulais raisonner; mais mon sang était trop chaud; il ne me fut donc possible que d'agiter une seule question, savoir si je resterais et supporterais mon infamie, ou bien si je m'en irais en laissant ma honte derrière moi : c'était un terrible conflit, et qui aurait pu durer longtems, si Annette elle-même n'eût déterminé le résultat. Je la vis sortir en cachette de la maison, et enfiler lestement le chemin du couvent. Oh! oh! dis-je; si tu vas lâcher tous ces gens contre moi, il faut que je leur dérobe leur proie. Retournant donc légèrement à la maison, je me revêtis à la hâte de mes plus beaux habillemens, cassai mon coffre, me volai moi-même, m'enfuis avec mes dépouilles, et ne consentis à prendre un jour de repos qu'après que, semblable à un autre Annibal, j'eus passé le Pô. »

« Mon sang alors était redescendu au tempéré; je pouvais, en conséquence, examiner plus distinctement les sites qui

s'offraient à mes yeux. De la condition de paysan de Piémont je m'étais avancé à la dignité de citoyen du monde, avec vingt-sept pistoles dans ma bourse, pour la maintenir.

» Parmi toutes les habitudes différentes que contracte l'esprit humain, j'avais une aversion particulière contre la mélancolie; aussi ne m'y abandonnai-je jamais une heure de suite que quand j'avais le ventre vide; ce qui, tant que durèrent mes pistoles, m'arriva aussi rarement qu'Apicius lui-même eût pu le désirer. Durant cette heureuse période je vis, comme Ulysse, bien des hommes et bien des usages. Mais quand ma malheureuse bourse eut rendu le dernier soupir, je fus obligé de quitter les cités splendides et de traverser les plaines de charrue en charrue. Pendant cette tournée philosophique, qui dura près de dix ans, il faut l'avouer, *fames et macies* se rendirent trop familières avec ma personne, et me forcèrent, à la fin, de me réfugier

dans une tuilerie de la petite ville de Nibbiano, où je me louai pour l'été.

Mon humble logement se trouva être voisin d'une école de quelque réputation, où l'on enseignait à une cinquantaine de garçons à lire et à écrire, et où on les instruisait des premiers élémens de la langue latine; outre cela le maître donnait encore, tous les matins, deux heures d'instructions à de jeunes gens qui étaient obligés de travailler de jour. L'envie d'acquérir tous ces talens me prit tout à coup. Me voilà donc, à l'âge de trente-cinq ans, feuilletant grammaires et dictionnaires, et, ce qu'il y a de plus étonnant, ardent à cet exercice. Le maître était un vieillard qui, ayant vécu garçon jusqu'à sa grande année climatérique, avait épargné de l'argent, et s'était donné une jeune femme l'année précédente. Une jeune femme et une école formaient un poids trop lourd pour lui; et, comme il avait pris quelque goût pour moi, il m'offrit, à l'approche de l'hiver, ma

pension, si je voulais l'aider. J'acceptai l'offre, et je fus installé dans mon office.

Depuis la cave jusqu'au grenier on respirait la science dans cette maison : mistriss Padilly, la maîtresse d'école, lisait tout couramment dans les plus gros in-folio; outre cela elle était très-bonne femme, honorait singulièrement son mari, et de plus lui obéissait : aussi le bon homme avouait-il qu'il était plus heureux dans son automne qu'il ne l'avait été dans le printems et l'été de sa vie. « Il n'y a, disait-il, que deux choses qui me fassent de la peine; mon rhumatisme et le défaut d'un enfant dont je puisse faire un Pythagore. »

« M. Arnaud, me dit un jour mistriss Padilly, pendant la seconde année de mon séjour avec eux, quel dommage que notre maître ne se soit pas marié dans le tems qu'il pouvait encore avoir des enfans! »

— « Grand dommage! mistriss Padilly. »

— « N'avoir pas un héritier de sa science, lui qui désire tant en avoir, ne fût-ce qu'un seul ! »

— « Mille fois dommage, en vérité, mistriss Padilly. »

— « Certainement c'est un grand péché et une grande honte pour une femme mariée de permettre qu'un autre homme la touche même du bout du doigt; ce qui m'étonne, c'est qu'une femme puisse lever les yeux après cela : moi je ne le pourrais jamais. »

C'est une circonstance pourtant où mistriss Padilly eut le malheur de se tromper; car ni sa vertu sans tache ni ma sublime philosophie ne purent remporter la victoire sur Satan et nos sens; et cependant la bonne femme, quelque tems après, leva les yeux aussi-bien qu'auparavant.

« Je vécus dans cet état de péché à-peu-près trois ans, quand il plut au Ciel, en rappelant à lui le vieux Padilly, de me remettre dans le bon chemin; car

l'intérêt de la veuve et peut-être son inclination la portèrent à m'offrir son école et sa belle personne en mariage. Je considérai la proposition sous tous ses points de vue spirituels et temporels : le droit canon et le droit civil prohibaient également deux femmes à la fois ; mais je pensai qu'à moins que les canonistes et les procureurs fussent sorciers, j'avais peu de chose à craindre ; enfin je composai avec ma conscience et j'épousai la veuve six mois après.

« Durant quatorze ans que je vécus avec elle, jouissant de toutes les félicités humaines, j'accrus mon savoir, ma réputation, mon école et mon argent : que mon ancienne femme fût morte ou en vie ; que ma nouvelle me fût fidèle ou non, c'étaient des mystères que je me souciais très-peu d'approfondir. A la fin il plut à Atropos de couper le fil des jours de mon épouse de Nibbiano. Je le supportai avec une fermeté d'ame vraiment philosophique ; mais bientôt le souvenir de

mon ancienne femme, de mon Annette, vint m'ôter le repos et me tourmenter le jour et la nuit.

« Ma chère Annette, me disais-je, n'avait qu'un défaut, et tout ce que j'ai à craindre est que la main du tems ne l'ait effacé en lui en substituant une demi-douzaine d'autres à la place. Mettons-nous donc à sa poursuite; mais que ce soit avec prudence. Je saisis l'occasion de notre mois de vacance, montai ma mule, et, sans crainte, d'être reconnu, me rendis au lieu de mon enfance, à ces lieux témoins de la joie et des chagrins de ma jeunesse. Tout avait changé; le couvent était râsé; le château d'un seigneur piémontais avait pris la place de mon humble toit, et le nom de Benoît Arnaud était ignoré. Ma femme avait des parens à St.-Remi..... »

« Et vous en avez aussi, Benoît, dit la maîtresse de l'auberge en entrant dans la chambre. »

Benoît fit le signe de la croix.

— « La main du tems, je présume, m'a effacée de votre mémoire, Benoît ; mais je vous ai reconnu du moment que vous êtes entré ici : j'ai appris la discrétion aussi-bien que vous, et mieux peut-être ; car, quoique vous ayez acquis tant de connaissances, vous ne paraissez pas avoir ajouté beaucoup à votre fonds de sagesse : autrement vous n'auriez pas exposé votre honte à des étrangers. »

A bon entendeur, salut. Le pauvre Benoît tortilla les épaules, nous regarda l'un après l'autre, et n'ouvrit pas la bouche.

« J'ai entendu votre histoire, Benoît, continua la bonne femme ; demain vous saurez la mienne : et Dieu sait lequel de nous deux est le plus à blâmer ! Certainement je vous aimais comme mes propres yeux, malgré tout ce qui s'est passé entre Père Paul et moi, ce qui n'était que pour le bien de mon ame, et sans vous vouloir aucun mal. »

« Si telle est la vérité, chère Annette,

oublions et pardonnons-nous : je te me-
nerai à Nibbiano, et.... »

» Oh! Benoît, il y a quelque chose à dire à cela. J'ai été mariée aussi-bien que vous, et je me trouve, Dieu merci! maîtresse de cette auberge; votre fille est bien mariée à St.-Remi, et vous a fait grand-père; mais moi je veux vivre et mourir ici. Benoît, si vous voulez faire de même, d'accord; sinon, vous savez par quel chemin vous êtes venu. »

— « Messieurs, vous enverrai-je le souper? »

— « S'il vous plaît, madame. »

« *Abi in malam rem pessimè* », dit le maître d'école en lui faisant la grimace quand elle sortit de la chambre : ceci sent terriblement un voyage solitaire à Nibbiano : votre opinion, messieurs? »

« Votre dame, dit sir George, a encore de beaux yeux noirs, et ils paraissent parler un langage très-intelligible. Malheureusement depuis vingt ans vous avez été habitué à exercer aussi-bien qu'elle une

autorité sans bornes. Il s'agit donc de voir aujourd'hui si vous pouvez vous dépouiller de la royauté, ou l'exercer seulement sur de telles gens que Plutarque, Jules-César, ou Alexandre-le-Grand. »

« Moi! moi! dit le maître d'école; moi! me soumettre à un règne femelle ; moi qui ai donné une nouvelle édition de Stace, moi qui ai éclairé une nouvelle race d'hommes !

« Et bien oui! malgré tout cela, Benoit, dit la maîtresse, apportant le premier plat, personne ne commandera ici que moi-même; si c'est le repos que vous cherchez, vous pouvez fumer ici votre pipe et rester tranquille. »

« *Otium cum dignitate, mi didascule,* » dit sir Ambroise : ne laissez pas échapper l'occasion. »

« *Lites cum dedecore opinor,* répond le maître d'école; non, non, je retournerai à Nibbiano ; j'y vivrai et mourrai en maître, ou bien je resterai ici et userai de mes droits ; ne suis-je pas votre seigneur et maître, votre époux? »

« Non, en vérité, Benoît, vous ne l'êtes pas, à moins que je n'y consente. Il y a une loi ici; c'est que, quand un homme quitte sa femme et ne lui fait pas savoir pendant l'espace de sept ans qu'il est en vie, elle peut se remarier quand elle veut. J'ai attendu onze ans, Benoît, et pendant ce tems j'ai baigné souvent mon pain noir de mes larmes. J'entrai servante ici; le maître prit du goût pour moi, et m'offrit de l'épouser. Qu'avais - je à faire de mieux ? Depuis le jour de notre mariage, il ne s'est pas mêlé de la conduite de la maison une heure entière; mais il mangeait, buvait, fumait sa pipe et mourut en paix; si vous voulez en user de même, Benoît, vous êtes le bienvenu. »

Le digne maître d'école s'aperçut bientôt que, quoique maître de différentes langues, sa femme avait sur lui une grande supériorité dans sa langue natale; aussi, pour le moment, aban-

donna-t-il la dispute, nous prévenant cependant qu'il resterait encore une semaine pour faire le catalogue des bonnes qualités de sa femme, et qu'il retournerait alors à Nibbiano pour y prendre le tems de peser à loisir ses destinées futures. Comme nous partîmes de très-bonne-heure le lendemain, nous ne le vîmes plus.

Mais quel rapport a cette longue et ennuyeuse histoire avec la description des glaciers de la Savoie? Ah! patience, M. Wiman; patience! vous permettrez, je pense, des digressions à un historien; vous....

Ah! ce vil, cet infame lord Winterbottam! Par le Ciel! je le poursuivrai sur toute la terre. Sir Ambroise Archer reçoit en ce moment une lettre de miss Peggy Whitaker, où elle témoigne les craintes qu'elle ressent que ce détestable lord ne tienne Anna Bella en son pouvoir par quelque stratagême infernal. On la croit dans le

midi de la France. Je ne puis entrer dans aucun détail ; nous volons en Languedoc.

Adieu. HENRY OSMOND.

## LETTRE XLII.

### *SIR AMBROISE ARCHER A M. WIMAN.*

Montpellier.

JE te jure, Henry, par la tête de Pétrarque, le plus élégiaque de tous les amans, qu'il n'est nullement nécessaire que tu meures pour Anna Bella, parce que ta mort ne serait d'aucune utilité pour elle, pour toi-même, pour le monde, ni pour personne.

J'adressais, il y a quelques minutes, cher Wiman, cette apostrophe à Osmond, qui, dans un bel accès de désespoir, s'est mis au lit pour s'occuper de son malheur plus à son aise ; car vous devez savoir que le mouvement brusque et rapide d'une chaise de poste menée

à l'anglaise sur les pavés de France, les nombreux objets qui se présentent aux yeux, et le bruit qui étourdit les oreilles; sont ennemis de la méditation et des doux chagrins de l'amour : aussi, Henry, depuis le moment qu'il est monté en voiture avec sir George et moi, il s'est trouvé mal à son aise, et incapable de rêver amoureusement à ses chagrins.

Ce sont probablement ces mouvemens et cette contrainte qui ont piqué notre langoureux amant, et ont donné à ses réponses un ton tranchant et aigrelet. Sir George, qui prétend plaisamment que les sarcasmes et les railleries lui appartiennent seul, n'a pas trouvé de son goût que l'on envahît sa propriété; et comme il n'épargne pas les faiblesses humaines, ni les siennes, ni celles d'autrui, surtout celles qui naissent de l'amour, il a appliqué les caustiques sur la plaie d'Henry sans l'ombre de pitié.

— « Non! rien dans la nature ne peut être plus sage que cette expédition. Comme

les Amadis de Gaule, tu cours le monde et te fatigues à la poursuite d'une femme, et quand tu l'auras trouvée, tu auras trouvé un ver rongeur qui te tourmentera toute ta vie. Mais, pour que ton roman puisse faire maintenant une figure décente dans le monde, il faudrait que tu ne découvris ton Angélique qu'à l'instant où elle sera sur le point d'être dévorée par quelque géant; il ne serait même pas inutile, pour rendre la chose plus intéressante, qu'il lui ait déjà donné quelques coups de dents. Mais ton magicien est-il prêt, Henry? Car autrement, en calculant les instans que nous emploierons à la chercher, et tous les pieds cubes que la France contient en surface, et dont ta belle ne peut occuper que deux à la fois, les paris sont tellement contre nous, que je désespère de la réussite. »

— « C'est par pure bonté d'ame que vous appliquez ce caustique sur mes plaies, sir George, répond Henry, afin que le ver rongeur ait moins, sans doute;

à dévorer. Mais croyez-vous, parce que vous avez été mordu, que toutes les femmes soient des vipères? »

— « Sir George se mit à siffler; puis, d'un ton théâtral et ironique: Il me semble, dit-il, que je n'aurais fait qu'un saut du sommet du Mont-Blanc à Montpellier, si j'eusse été sûr de trouver Anna Bella sans rivaux; mais la trouver avec un lord Winterbottam!... »

— « Je vous souhaiterais, mon frère, un peu plus de sensibilité. »

— « Je souhaiterais mon frère, en avoir un peu moins, ou que ces chemins fussent moins raboteux; car, au train enragé que nous allons.... »

— « Parbleu! mon frère, nous allons comme des tortues. »

« Nous dînâmes à Genêve. Aussitôt après le dîner, Henry dit : Sir George, nous avons fait ce matin un échange de caractère, il nous faut maintenant changer notre plan. »

— « Mon frère; êtes-vous fâché contre moi? »

— « Je le suis contre moi - même, Henry, pour avoir essayé de déchirer un cœur déjà blessé trop profondément; mais, pour tout dire, je n'étais pas à mon aise, et le mouvement de la chaise était trop rapide pour moi. »

— « Comment ai-je pu être si inattentif? Pardonnez-moi, mon frère. »

— « De tout mon cœur, Henry, à condition que tu me pardonneras aussi. »

Mais venons au plan que j'ai formé : « Le professeur M...l, de Milan, et moi, avons entretenu un commerce de lettres sur la meilleure méthode de déterminer les fluides d'après des fluxions données; je ne puis me pardonner d'être si près de lui, sans avoir saisi l'occasion de disserter avec lui sur cette matière et sur mille autres points intéressans de la même nature. Vous êtes amoureux, messieurs; car je sais depuis peu, sir Ambroise, que Peggy vous a inspiré les plus tendres sentimens, et c'est un sujet sur lequel Euclide ne nous a pas donné

une seule proposition : aussi vous voyez, quand j'ai voulu me mêler de cette science, quel beau chef-d'œuvre j'ai produit : je ne ferais que gêner vos poursuites. Permettez-moi donc de faire tranquillement le voyage d'Italie; ayant plus à cœur, je vous l'avoue, de causer avec le professeur M... qu'avec toutes les Anna Bella et les Peggy du monde. J'établirai mes quartiers à Milan, et j'y laisserai un domestique pour m'apporter vos lettres, en cas que je fasse de longues excursions; quand ces orages d'amour se seront un peu calmés, vous me manderez dans quelle partie du monde il faudra que je vous rejoigne, et comptez sur ma diligence.

Nous lui exprimâmes le chagrin que nous causait cette séparation.

« J'ai toujours pensé, dit sir George, que la moitié au moins de la politesse de ce monde était une pure grimace et une affectation de se révolter contre ce qui flatte le plus nos désirs : ainsi je vous

assure, messieurs, sur mon honneur et par saint Patrick ! comme le dit O-Donnell, que ma proposition vous a fait plaisir : et comment en serait-il autrement ? »

Nous allions affirmer sérieusement le contraire....

— « Eh bien ! messieurs, puisque vous prétendez que ma compagnie vous sera si *extrêmement* agréable, je ne vous demande que trois jours de repos à Genêve, durant lesquels je pourrai raisonner avec M. Euler sur les propriétés du rien et de l'infini; je vous accompagnerai ensuite avec un plaisir inimaginable jusqu'au fond du Languedoc, en nous bornant au taux modéré de dix lieues par jour. »

« Cher sir George, s'écrie Henry d'un ton tragique, pensez au désespoir d'Anna Bella ! »

— « Et pense aux asymptotes de l'hyperbole, Henry, à ces lignes qui s'approchent toujours de plus en plus d'une autre ligne, sans jamais se toucher,

dût-on les tracer jusques au bout du monde : j'ai grand peur que les lignes que tu vas décrire en cherchant ton Anna Bella ne soient du genre asymptotique. »

« Eh bien! sir George, dit Henry avec un long soupir, vous ferez tout ce qu'il vous plaira. »

— « En ce cas il me plaît d'aller en Italie : ainsi, Dieu merci! je n'ai pas suivi le conseil de la politesse. Si je l'avais fait, nous aurions pu nous désoler l'un l'autre avec toute l'affection et la civilité possibles pendant mille lieues peut-être. »

Nous restâmes cependant la soirée entière avec sir George, et ne partîmes que le lendemain de très-bonne heure pour Lyon : nous ne prîmes pas le tems de le voir. En vain nos yeux cherchèrent-ils dans les plaines du Languedoc ces danses que l'inimitable Sterne nous dépeint si folâtres et si animées; quoiqu'alors en pleine vendange, nous les traversâmes sans que le son du galoubet champêtre, ni les chants mélodieux des vives Lan-

guedociennes nous tirassent une seule fois de notre amoureuse mélancolie. Il était donc évident que nous n'avions rien à voir en France que Montpellier, et à Montpellier qu'Anna Bella. Quand nous y arrivâmes le nom d'Anna Bella y était inconnu; nous passâmes trois jours à la chercher aux salles d'assemblée, de bain, aux promenades, aux spectacles; on nous procura la liste de tous les étrangers arrivés depuis peu; enfin, nous nous convainquîmes qu'une telle personne n'était pas et n'avait pas paru à Montpellier. Osmond tomba malade; j'en avais aussi la meilleure envie du monde; mais cette démarche était contre mes principes. Il y a longtems que j'ai décidé avec moi-même que le chagrin est la plus mauvaise des recettes contre les infortunes sans remède; et, tant que je vivrai, je veux toujours, si je le puis, chasser les sombres vapeurs de la mélancolie par des idées plus riantes et l'espoir consolant du bonheur.

Je ne doute pas qu'Osmond ne soit assez bien dans deux ou trois jours pour être en état de continuer ses recherches; et comme la lettre de Peggy m'instruit qu'elle a reçu des nouvelles de sa sœur de Paris, nous nous y rendrons. La police de cette ville est si vigilante, qu'aucun étranger n'y arrive ou n'en sort sans qu'on n'en soit instruit; en attendant, je m'en vais envoyer cette lettre à la poste, faire prendre à Henry son fébrifuge, et me coucher.

Adieu. AMBROISE ARCHER.

## LETTRE XLIII.

### *SIR AMBROISE ARCHER A M. WIMAN.*

Vienne en Dauphiné.

NON, cher Wiman, les arrêts du destin ne se peuvent éviter ; il était écrit que Mars entrerait dans ma famille, et ma sœur est la Vénus à qui je dois un tel honneur. Peut-être des gens mal-intentionnés s'imagineront-ils que le capitaine Wicherley s'est moins rendu aux appas

de ma sœur qu'à ceux de sa cassette ; mais vous et moi avons trop bonne opinion de la galanterie et du désintéressement d'un Irlandais pour former un tel soupçon.

Voici la lettre que ma sœur m'a écrite, il y a quelques jours, pour m'annoncer cette grande nouvelle.

CHER FRERE,

Vous savez que ma fortune ne dépend que de moi ; et, comme je suis parvenue à l'âge de raison, personne n'a le droit de me demander compte de ma conduite : c'est d'après cette certitude que j'ai disposé de ma main en faveur du capitaine Wicherley. Je sais que sa fortune est très-médiocre ; mais il a su se faire des amis et des protecteurs puissans ; son honneur et son amour sont incontestables, et il a donné des preuves de sa raison et de son discernement en prétendant à moi. Comme vous ne paraissiez pas penser au mariage, j'ai cru ce devoir indispensable pour moi, autre-

ment vos biens et les miens auraient passé à des collatéraux trop éloignés de nous et presque inconnus. Vous serez peut-être fâché que je ne vous aie pas consulté sur cette affaire; mais la raison est que vous aviez pris, contre le capitaine, le parti de M. Davis; ce qui me paraît d'autant plus étonnant que personne ici ne connaît ce dernier. Le capitaine est dans l'intention de laisser entre vos mains les trois mille livres sterlings que vous avez à moi, pourvu que vous lui en fassiez la rente, et que vous vous conduisiez avec lui comme avec un frère; il vous présente ses complimens.

Comptez toujours sur l'amour de votre sœur.

MARTHE WICHERLEY.

*P. S.* Nous allons partir pour le continent.

Cette lettre ne m'a été rendue que longtems après sa date.

Après vous avoir fait connaître l'hono-

rable beau-frère que ma chère sœur vient de me donner, je vais vous surprendre en vous apprenant que la mort, jalouse sans doute de son mérite, vient déjà de mettre un terme à notre nouvelle parenté : oui, le capitaine Wicherley est mort la nuit d'avant-hier dans la même auberge d'où je vous écris aujourd'hui; et, ce qui va vous étonner bien plus encore, c'est que la courte liaison qu'il a eue avec l'aimable Kitty, aujourd'hui mistriss Wiman a été la cause de sa mort.

— « Mistriss Wiman! allez-vous dire; mais jamais ma femme n'a entretenu la moindre liaison avec cet homme. »

Lisez! lisez! vous ne connaissiez pas encore toute la scélératesse de mon aimable beau-frère.

La maladie d'Osmond se termina en une fièvre lente que son impatience ne diminuait nullement. Ne pouvant le déterminer à rester à Montpellier, je pris le parti de l'amener ici pour le confier aux soins d'O-Donnell, tandis que je

ferais le voyage de Paris. Mais, en arrivant, nous trouvâmes cet honnête Irlandais aux arrêts, et *W*icherley mort dans l'auberge.

Il y a dans le régiment d'O-Donnell huit officiers irlandais; l'un d'eux se trouva être une ancienne connaissance de Wicherley, et l'invita à venir passer la soirée avec lui: ce dernier y consentit. Afin que la fête fût tout-à-fait dans le goût hibernois, l'ami de Wicherley n'invita que les officiers de sa nation, et l'on servit du Bordeaux, non pas bouteille à bouteille, mais à l'irlandaise, c'est-à-dire par douzaines. Ces messieurs sont en général gens d'honneur; mais, comme il n'est pas d'homme qui n'ait à se reprocher des petits péchés de jeunesse, surtout en amour, ces peccadilles devinrent le sujet de la conversation. Quelques prouesses, assez plaisamment racontées, excitèrent d'abord la joie des convives. Mais comme la vérité se trouve dans le vin, quelques-uns d'eux se vantèrent de

noirceurs qui auraient allumé l'indignation générale dans tout autre moment, mais auxquelles alors on se contenta de ne pas applaudir.

Encouragé cependant par le dernier récit, dont vous êtes bien heureux, cher *W*iman, que je vous fasse grace, le capitaine *W*icherley hasarda le sien en ces termes :

« Quelque tems après, dit-il, que j'eus obtenu ma commission de capitaine en Angleterre, je pris la voiture pour Holy - Head, afin d'aller voir mes amis d'Irlande. Mes compagnons de voyage étaient un officier de mes camarades, et un quaker qui vivait à Dublin. Une des plus jolies filles que j'aie jamais vue joignit la voiture auprès de Naw, dans le pays de Galles: la pauvre petite était toute en pleurs. Durant deux jours que nous attendîmes le vent à Holy-Head, j'essayai de lui faire ma cour ; mais tous mes soins furent inutiles. Elle fit la sourde oreille ; il ne me restait donc plus

qu'à user d'adresse et d'un peu de violence pour parvenir à triompher de la belle. Je me tins tranquille dans ma chambre jusqu'à ce que tout le monde fût endormi dans l'auberge. Me munissant alors d'une paire de pistolets, crainte d'accidens . je me glissai jusqu'à sa porte, et lui criai, le plus doucement qu'il me fut possible, à travers la serrure, que le feu était à la maison; comme ces murmures sourds ne suffisaient pas , il me fallut faire un peu plus de bruit. A la fin je l'éveillai ; la pauvre petite se jeta à bas de son lit, ne passa qu'un seul jupon et m'ouvrit la porte. Je la pris aussitôt dans mes bras, refermai la chambre et la reportai vers son lit; mais le petit lutin se démena si fort et jeta de tels cris que je fus obligé de lui fermer la bouche pour empêcher qu'on ne l'entendît. J'étais sur le point de remporter la victoire, quand le maudit quaker , qui couchait dans la chambre voisine, accourut au bruit, enfonça la porte, et ,

ans d'autre lumière que celle de l'*es-*
*rit*, me saisit au moment que j'allais
n'échapper, et se mit à crier de toutes
es forces. Ainsi, le diable me brûle si je
e fus pas obligé de lui décharger un
e mes pistolets dans les reins ! Il roula
ussitôt par terre, et moi je décampai.
Le paquebot devait mettre à la voile le
endemain matin ; je me rendis à bord ;
t, comme c'était une œuvre de ténèbres,
e diable aurait pu seul la découvrir. »

Ce récit fut accueilli avec les marques
l'un dégoût général.

— « Par Jésus ! dit O-Donnell, oui,
'était une œuvre de ténèbres, et bien
oltronne aussi, je le soutiens. Ravir
'honneur à une fille innocente, et blesser
n homme par le dos et dans la nuit ! Ah !
non cher, pour l'honneur de l'Irlande
ne répétez plus cette histoire-là. »

« Est-ce que vous m'appelez poltron ?
lit Wicherley. »

— « Par Jésus ! oui, vous l'êtes, et
vous ne pouvez pas dire le contraire.

blesser un homme par le dos et dans la nuit ! »

— « En ce cas, par Dieu ! je vous prouverai le contraire ; suivez-moi dans la chambre voisine. »

« Nenni, mon cher petit, dit O-Donnel, surtout sans lumière. »

— « Dieu me damne ! monsieur, personne ne m'insultera impunément ; je vous demande satisfaction. »

— « De tout mon cœur, mon cher ami ; mais quand le soleil sera levé ; j'aime le grand jour, moi. En deux heures, avec de bons chevaux, nous pouvons être sur les frontières de la Savoie ; et là je peux vous tuer en toute liberté et revenir dîner tranquillement : et par saint Patrick ! je le ferai du meilleur cœur du monde pour l'honneur de l'Irlande. »

*W*icherley jura qu'il ne différerait pas sa vengeance d'une minute pour l'honneur des trois royaumes.

« Et pourquoi tant se presser, mon

ner, dit O-Donnell; allez-vous coucher,
Vicherley, et dites vos prières, vous vous
n battrez mieux. »

Wicherley se leva, jeta un verre de
n à la figure d'O-Donnell, l'appela
oltron, et mit l'épée à la main.

O-Donnell en fit de même, tous les
fficiers quittèrent leurs places; quelques
haises furent renversées; l'une d'elles
t perdre l'équilibre à Wicherley dans
e moment qu'il allongeait à O-Donnell
ne botte qui lui perça la cuisse, et au
même instant il reçut l'épée d'O-Donnell
ans le bas ventre; on envoya chercher
n chirurgien qui assura qu'il n'avait pas
lus d'une heure à vivre; il ne vécut
u'une demi-heure.

Par le droit d'aubaine (1), les effets
es étrangers qui meurent en voyageant
n France appartiennent au roi. Le ma-
gistrat mit donc le scellé sur le porte-
manteau de Wicherley jusqu'à ce qu'on

---

(1) Aujourd'hui supprimé.

pût l'ouvrir dans les formes ordinaires après son enterrement. Je désire beaucoup voir les papiers qu'il contient ; d'abord, par inquiétude pour ma pauvre sœur, car ce misérable l'aura sans doute abandonnée ; ensuite par la certitude où je suis que nous y trouverons quelque lettre qui nous indiquera la retraite de lord Winterbottam, et l'endroit où ce monstre retient Anna Bella. Dans ce dessein, j'ai rendu visite au comte du P***, colonel du régiment d'O-Donnell. Je lui ai fait connaître le désir que j'avais de posséder ces papiers, et le degré de parenté qui m'unissait à Wicherley. Il m'a tout promis. J'ai intercédé pour O-Donnell; mais le comte m'a répondu honnêtement qu'il n'en était pas besoin ; que le conseil de guerre qui devait le juger ne s'assemblerait que pour la forme; qu'il était déjà absous d'avance.

Notre Osmond se porte mieux; cette affaire a donné une secousse favorable à ses esprits languissans ; il est occupé

dans ce moment à écrire à sir George. J'ai actuellement une requête singulière à vous présenter. La pauvre Peggy Whitaker doit être plongée dans le chagrin, et n'a personne pour la consoler; faites-moi le plaisir de mener mistriss Wiman et miss Singleton aux Dunes de Barham, et d'accoutumer ma maison à un peu d'hospitalité; j'écris à mon concierge qu'il prépare tout pour vous recevoir; je crois inutile d'en faire part à miss Peggy, afin que cette lettre vous serve d'introduction: deux choses m'ont encouragé à vous présenter cette prière; c'est le tems des vacances et je connais votre amitié.

Adieu. AMBROISE ARCHER.

# LETTRE XLIV.

## *SIR AMBROISE ARCHER*
## *A M. WIMAN.*

Vienne.

APRÈS avoir enterré mon cher beau-frère aussi décemment qu'un hérétique le pouvait être, nous avons procédé à l'ouverture de son porte-manteau; mais le domaine n'a pas fait une belle capture; car, outre quelques habits, on n'a trouvé que deux bagues enrichies de diamans, qui avaient appartenu autrefois à ma sœur, et que probablement elle avait données au capitaine Wicherley comme des gages de sa tendre affection : tout le reste ne consistait qu'en plusieurs lettres et papiers de famille, que l'on m'a remis sans hésiter, comme beau-frère du mort. Un seul papier a entraîné quelques difficultés ; c'était une lettre de crédit sur une maison de banque de Gênes, pour telle somme que ce pût être au-dessous

de deux mille livres sterlings, et c'est à-peu-près, je pense, ce qu'il aura pu vendre l'intérêt que sa femme avait dans les fonds publics : quelques momens d'examen et de réflexions ont bientôt convaincu le magistrat que le domaine ne pouvait pas réclamer cet argent, et que, quand bien même il le ferait, on ne le lui paierait pas.

Cette affaire terminée, nous sommes revenus à notre auberge pour y examiner en repos les papiers de la succession ; entr'autres pièces curieuses, ils contenaient des lettres d'amour de miss Archer, garanties originales, et une correspondance suivie de lord Winterbottam. Je me contenterai de vous faire part de ces dernières, que je vous transcrirai dans le même ordre qu'elles ont été écrites ; d'abord parce qu'elles peignent la grandeur d'ame de ce seigneur, ensuite parce que ce sont les seules qu'il nous importe de connaître.

## I.

### *LORD WINTERBOTTAM AU CAPITAINE WICHERLEY.*

CHER CAPITAINE,

On m'a envoyé chercher avec une telle précipitation pour assister au conseil-privé, que j'ai oublié de vous montrer l'insolent billet de Davis, que vous trouverez ci-inclus. Je vous écris de la première poste. Je suis fâché de n'avoir pas eu le tems de rester pour châtier l'insolence de cet homme ; et, en y réfléchissant cependant, je change de pensée ; car, quoique je désire qu'on le corrige, il serait au-dessous de mon rang et de ma dignité de le faire en personne.

Adieu, votre ami, WINTERBOTTAM.

Je vous fais grace des lettres II, III et IV : ce ne sont que des condoléances et des exécrations.

## V.

CHER CAPITAINE,

Je suis charmé d'apprendre que vous commenciez à vous bien porter : dès que vous serez rétabli, il nous faudra penser à la vengeance. Un personnage de mon rang, de ma fortune, de mon influence, se laissera-t-il insulter impunément par deux telles espèces de gens qu'un Archer et un Davis? le premier, homme obscur et sans considération à la cour; le second, un banqueroutier. J'aurais, dans toutes les occasions, obtenu la majorité dans la province, si cet Archer n'eût toujours prévenu les esprits contre moi. Mais, dans cette dernière circonstance si importante pour ma fortune, trouver ma course arrêtée par un objet aussi méprisable qu'un Davis!.... Vous croyez que vous viendrez à bout de la sœur d'Archer? Tant mieux! car il vous hait; tant mieux encore! parce que

vous vous emparerez de l'argent : autrement, au diable l'alliance.

WINTERBOTTAM.

## VI.

CHER CAPITAINE,

Vous êtes donc résolu à épouser demain cette aimable vierge? En vérité, un homme déterminé à se pendre pour fournir à ses amis des moyens de se retirer d'un mauvais pas ne pourrait pas faire plus. Grace au Ciel et à la manière de vivre à la mode, on n'a pas besoin d'une corde pour se délivrer aujourd'hui de la compagnie de sa femme. Je puis vous fournir un meilleur plan : il faut d'abord vous dire un secret, Wicherley, je suis dégoûté de la cour; on n'y a pas assez d'égards pour le mérite. J'ai un poste dans la maison du roi au-dessous de mon rang et de ma dignité, mais que je regardais comme un échelon pour monter au ministère. Dans la dernière nomination, on

m'a fait un passe-droit; je suis indigné de cet outrage; on ne doit pas se permettre de légèretés et de négligences avec un homme comme moi. Au diable les dés aussi! mais c'est peu de chose, en considérant l'immensité de ma fortune; grande comme elle est, cependant on ne doit pas chercher à la diminuer. La signora Mantorina désire aller passer quelques années dans son pays natal: cette femme, Wicherley, possède à la perfection le talent de plaire, et, pour tout dire, aussi celui de tourmenter; j'ai été depuis si longtems accoutumé à l'un et à l'autre, que je ne puis vivre sans elle. Vous nous accompagnerez en Italie... échappez-vous, Wicherley?

WINTERBOTTAM.

## VII.

NON, que Dieu me damne! Wicherley, si je le pardonne ou l'oublie jamais. Vous savez que lord H.... vient de résigner sa place, je l'ai demandée et on m'a refusé;

j'ai aussitôt donné la démission de la mienne. Au diable l'ingratitude des cours! Un homme de ma conséquence!...Je serai en Italie dans une quinzaine de jours: préparez-vous.

WINTERBOTTAM.

## VIII.

CHER CAPITAINE,

Différez un peu votre mariage, vous m'obligerez; il vient d'arriver un événement qui peut changer un peu mon plan, qui peut aussi..... Mais chut! je n'ai pas encore mis la dernière main à ce projet. Un homme de mon habileté doit être sûr de son plan avant d'en rien communiquer à personne; vous aurez de mes nonvelles dans deux jours.

WINTERBOTTAM.

## IX.

LA vanité est le faible des petits esprits; les ames vraiment grandes sont au-dessus de ce défaut; vous me con-

naissez, Wicherley, je n'ai pas besoin d'en dire davantage. J'ai vu dernièrement miss Whitaker à l'Opéra; j'ai été surpris de sa beauté : mais de qui croyez-vous qu'elle était accompagnée? De qui? Oui, Wicherley, de la petite Polly Harris, la fille de mon précepteur; cette créature si gentille, si doucereuse, si riante, si insipide et si fade, que je me suis imaginé aimer jusqu'à la folie à ma sortie du collège. Je l'ai mariée dernièrement au jeune Delane, et j'ai payé sa dot en promesses, pas tout-à-fait cependant, car j'ai procuré à ce pédant un vicariat à vingt-cinq milles de Londres, où il se rend tous les samedissoir ; je daigne, par-ci, par-là, renouer ma connaissance avec Polly ; c'est une distraction que je me réserve quand je suis désœuvré. J'ai promis à Delane la cure de Wilton ; elle vaut trois cents livres sterlings de rente, et le titulaire est vieux. J'ai en même tems engagé ce nigaud, qui a une haute opinion de ses talens, à écrire quelques

sottises en faveur du gouvernement ; j'ai vanté ces fades panégyriques au ministre, qui heureusement n'a pas le tems de les lire, et je lui ai fait de tems en tems obtenir un ordre de cent livres sterlings sur la trésorerie : ainsi vous voyez que cet homme dépend absolument de moi. Mais revenons à miss Whitaker ; cette fille ne m'avait jamais paru si jolie ; je me suis fait ouvrir sa loge et je lui ai adressé quelques complimens flatteurs : une pensée m'a frappé, c'était de paraître n'avoir jamais vu mistriss Delane. Le lendemain j'ai rendu visite à miss Whitaker et à mistriss Shirley, bonne vieille femme, qui remercia le Ciel et son étoile de l'avoir fait naître dans un tems où le monde n'était pas si perverti.

Le diable, comme vous le savez, ne peut jamais obtenir entrée dans de telles maisons que sous la figure d'un saint ; je me suis donc revêtu d'un air de bonté, j'ai parlé religion à la vieille et sentiment à la jenne ; j'ai déploré la cruelle destinée

qui me privait du pouvoir de plaire à la seule personne que j'eusse jamais aimée ; j'ai demandé qu'il me fût permis d'espérer, et je lui ai offert ma voiture pour le tems qu'elle resterait à Londres. N'est-ce pas bien débuter, pour une première visite? et cependant, il faut l'avouer, un dégoût qu'il ne me paraît pas aisé de surmonter, se manifestait sur toute la petite personne de mademoiselle : cela n'est-il pas comique, Wicherley, qu'un homme comme moi soit dédaigné? Qui diable la fille a-t-elle donc dans la tête? Cet Osmond..... Que Dieu le damne! Le lendemain était le Sabbat : je l'ai passé avec Polly. Je lui ai communiqué mon plan relativement à miss Whitaker..... Le premier point est de la faire sortir du royaume. Delane supposera une commission à Paris, et une maladie qui exige quelque séjour à Montpellier : sa femme l'accompagnera. La dernière brouille d'Anna Bella avec son papa a changé et maigri cette pauvre enfant ; les Delane

doivent lui faire croire qu'elle est en consomption. Cette lettre est diablement longue; je suis fatigué à la mort; je m'ouvrirai davantage dans ma suivante. Vous cacheterez la lettre que je vous envoie ci-incluse, et la porterez à ce vieux fou de Whitaker; insinuez-vous dans ses bonnes graces; appuyez surtout sur l'article de la pairie; excitez son ambition; mais pas un mot encore du voyage au continent.... Vous m'entendez.

Adieu. WINTERBOTTAM.

## X.

APRÈS l'homme capable d'inventer un complot bien suivi vient celui à qui quelques mots suffisent pour en saisir toutes les parties. C'est faire votre éloge, Wicherley; et, en vérité, vous avez tiré un parti merveilleux de la proposition de la pairie. Le bon vieux fou! vous avez raison, Wicherley, de l'engager à tenir la chose secrète pour Peggy; c'est une petite sorcière maligne comme

un lutin et bonne à proportion. Comment, morbleu! je lui ai fait autrefois la cour; mais au diable la donzelle! elle m'a mené comme un enfant. Sa chère sœur la langoureuse m'ennuie et me traite toujours avec dédain : je commence à le lui rendre du meilleur de mon cœur; méprisons qui nous méprise. Mais tout beau! Si je me soucie peu de la femme, je me soucie beaucoup de la dot : c'est le point qu'il faut emporter.

Nous avons ici le vent en poupe, capitaine. La fille commence à se croire attaquée de la consomption et désire éprouver les bons effets de l'air pur de Montpellier. On va envoyer au vieux benêt de père une requête en forme. Il refusera, pour mes beaux yeux; mais je lui écrirai bientôt moi-même pour appuyer la demande; jusqu'alors, battez en retraite. La fille a été à un bal masqué; j'avais imaginé de la faire insulter par deux masques; ils l'ont effrayée à la mort; aussitôt je suis venu galamment à son

secours ; tout ce que je fais a l'air, vis-à-vis d'elle, du désintéressement le plus pur. Je ne lui parle jamais d'amour ; je..... Mais Dieu me damne si je ne me crois pas aussi grand politique que Machiavel ! et cependant, vous le voyez, nos ministres n'ont pas même assez de talens pour en découvrir dans les autres. Delane doit écrire contre eux à son retour. Le nigaud a assez de latin et n'arrange pas mal ses mots, je lui fournirai ses cannevas et lui apprendrai à tourner de tems en tems une période dans le goût de *Junius*. Damnation sur eux ! je les ferai sauter.

Adieu. WINTERBOTTAM.

## XI.

J'AI écrit par le courrier d'aujourd'hui au vieux *W*hitaker ; je lui recommande Lisbonne ; vous lui recommanderez Montpellier ; son consentement arrivera demain, et dans deux jours nos princesses seront hors d'Angleterre. Il n'y a plus

qu'une chose à faire ; si vous en venez à bout, *W*icherley, je vous promets deux mille livres sterlings que vous tirerez sur moi quand vous le voudrez: je vous en donne ma parole d'honneur. Il s'agit de faire signer ce marché au vieux fou ; je lui obtiens une pairie, et il me donne Anna Bella avec quarante mille livres sterlings. Si Anna Bella rompt le marché, le dédit sera de vingt mille livres. Je vous envoie la forme de l'acte ; c'est un chef-d'œuvre, je pense ; la briéveté est l'ame de l'esprit.... et de la dignité aussi.

Adieu. WINTERBOTTAM.

## XII.

LES voyageurs sont partis ; la signora Mantorini les a devancés d'un mois ; elle a fait arranger pour mon projet une petite maison à trois milles de Milan ; j'y vivrai une année ou deux sous le nom du chevalier Mornington. C'est là que la petite Anna Bella sera menée ; c'est là

que sa fierté se soumettra à me donner le nom de son seigneur et maître. J'aurai un moyen bien facile de l'y faire consentir; ce sera de menacer sa chasteté. Je brûle d'avoir de vos nouvelles sur la signature du dédit. Adieu ensuite à cette île, séjour de fumée et de brouillards, et aux ministres qui la gouvernent.

Portez-vous bien.

WINTERBOTTAM.

## XIII.

AINSI donc le vieux fou a fait le rétif? C'est donc la forme qu'il n'en aimait pas? Puisque la chose était ainsi, vous avez bien fait de la changer et de vous en rapprocher le plus possible. Je ne puis m'empêcher de rire de l'embarras que vous avez dû causer au bonhomme en lui proposant votre dilemme.

« Si le mariage réussit, votre fille sera heureuse et lady; s'il ne réussit pas, elle sera punie de sa désobéissance, et vous serez toujours un lord. » Quoique ce

oyen ne puisse m'attirer l'approbation
u chancelier, il servira du moins à
timider la fille. Mariez-vous donc,
Vicherley, aussitôt que vous le pour-
ez. Vous chérirez votre aimable épouse
squ'à ce que vous vous soyez emparé
e tout son bien. Amenez-la en France
our le bien de son corps, et mettez-la
ans un couvent pour le bien de son
me. Vous nous joindrez dès que vous
pourrez. Je pars demain.

Adieu. WINTERBOTTAM.

Maintenant, cher Wiman, que je vous
i transmis ces épîtres familières, je
aisse à vos soins d'en faire les commen-
aires. Nous volons à Milan sur les ailes
le l'amour.

Tout à vous. AMBROISE ARCHER.

# LETTRE XLV.

## *MISS SINGLETON A MISTRISS WIMAN.*

Des Dunes de Barham.

RIEN, surement, ma chère mistriss *W*iman, n'a pu arriver plus mal-à-propos que la malheureuse affaire qui vous a engagée, ainsi que votre mari, à retourner si précipitamment à Londres.

Nous venons de recevoir, par le courrier d'aujourd'hui, un paquet qui a plongé miss Peggy dans la plus cruelle affliction, et qui a rendu M. *W*hitaker aux remords et aux inquiétudes dévorantes que vous étiez venue à bout de calmer si habilement. C'est une suite de lettres continuées en forme de journal, trop longues pour les pouvoir transcrire, trop désespérantes pour vous en donner un extrait : j'ignore qui peut les avoir mises à la poste ; car, dans la situation où ces lettres laissent Anna Bella, la

pauvre créature était hors d'état de le faire; et nulle lettre, nul avis ne les accompagne. Miss Peggy croit voir en elles la mort de sa sœur, et une mort environnée d'horreur. Il n'est pas de paroles qui puissent exprimer la peine qu'elle ressent, et son corps ne pourra longtems supporter une douleur si poignante. Tantôt, dans une espèce de délire, elle veut partir pour l'Italie et apprête des malles à la hâte; tantôt ces vives émotions se calment et la livrent à une morne mélancolie. Le portrait de miss Anna Bella décore la chambre où elles couchaient toutes deux; elle soupire et le contemple des heures entières; mes instances pour l'arracher à cette occupation sont inutiles. Tantôt, se saisissant de quelque ajustement qui a appartenu à sa sœur, elle le porte à sa bouche; tantôt elle le presse avec transport contre son sein; quand même elle pourrait oublier, un seul moment, un si cruel souvenir, tout l'y rappellerait à l'instant.

Un dessin, la moindre peinture, une pièce de tapisserie de la main de la malheureuse Anna Bella, tout vient frapper l'œil inquiet de miss Peggy et déchirer son cœur; elle n'a plus d'appétit; son sommeil est un affreux délire.

Venez, je vous en conjure.... venez sur le champ; jamais on n'eut plus besoin des consolations salutaires de l'amitié.

Je suis presque réduite au désespoir.

POLLY SINGLETON.

## LETTRE XLVI.

### *MISS WHITAKER A MISS PEGGY WHITAKER.*

Fontainebleau.

VOUS allez avouer, ma chère Peggy, que j'ai des talens admirables pour une voyageuse, quand je vous dirai, que le plus grand plaisir que j'aie encore goûté en France, c'est-à-dire, dans le plus beau royaume de l'Europe, a été de penser à vous, et à deux ou trois autres personnes qui ne sont pas dans ce même royaume; aujourd'hui même à Fontainebleau, ville

s célèbre que notre Richemond, j'ai en-
gé mes deux conducteurs à me permet-
de ne pas les accompagner à la prome-
de, pour avoir le loisir de converser
ec ma chère Peggy ; cette occupation
licieuse est pour moi une source de
ais plaisirs, et je m'y livrerai toutes
fois que je le pourrai ; afin cependant
e je ne m'embrouille pas par défaut
méthode, je vais tenir un journal de
t ce qui m'arrivera.

Le révérend M. Delane ayant terminé
commission, à ce qu'il nous dit, à sa
opre satisfaction et à l'avantage inappré-
ble de son pays, nous proposa, con-
rmément à son goût pour l'économie,
prendre la diligence pour Lyon. Mais
u'y voulus pas consentir ; en vérité,
près sa manière de voyager, il res-
mble à un voiturier qui a fait un marché
ur nous déposer à Montpellier à tant
r tête. Nous en vînmes presque à une
erelle sur la décision de ce point im-
rtant ; je finis par leur dire de voyager

d'après leur méthode et que je voyagera
d'après la mienne. Je louerai, leur dis-j
une domestique pour m'accompagner,
j'irai vous rejoindre à mon aise. Vo
ne pouvez concevoir, Peggy, l'effet
cette simple proposition; elle les a rend
muets dans l'instant : ils ont consenti
tout ce que je demandais ; et, depuis
moment, ils ont été si complaisans,
souples, si fades, qu'ils m'en ont presq
rendu malade ; et puis ce M. Delane est
savant ! si savant ! si docte dans ses
marques! et sa femme si puérile dans
siennes que, quoique je parle mal franç
et ne l'entende pas très-bien, je préfe
encore la conversation des maîtresses
des filles d'auberge à la leur.

Ainsi vous voyez, ma chère sœur, q
je ne suis venue à Fontainebleau que po
vous parler de moi-même, ce qui, ce
tainement, est traiter fort mal Fontai
bleau. Le palais, je pense, n'est pas
vaste que l'abbaye de *W*estminster, ce
est dommage; car il paraît au moins au

hique ; mais en récompense la forêt
immense et les jardins très - jolis :
striss Delane assure que tout est de
me en France.

« Qu'est - ce que Fontainebleau ? dit
phatiquement le pédant M. Delane.
'est-ce que Versailles? Qu'est-ce que
scurial, ou aucun palais moderne en
rope, comparés à ce magnifique et
ble édifice, ce chef-d'œuvre d'archi-
ture, le palais de Dioclétien en Dal-
tie. Le profil, l'élévation de cette masse
mense vous étonneraient. miss, et vous
raient mépriser tous nos châteaux mo-
rnes, comme je le fais moi - même. »

« Oh ! mais la ménagerie de Versailles,
mistriss Delane d'un ton précieux, est
ngulièrement jolie . »

— « La ménagerie de Versailles !
es rats et des souris comparés avec la
énagerie de Dioclétien ! C'est - là que
ous auriez vu des lions, des léopards,
es panthères, des rennes, des licornes,
es sphynx, des éléphans, des rhinocéros,
es serpens de cinq cents espèces. »

— « Ah mon Dieu ! M. Delane ; ma
cet endroit était donc aussi grand qu
l'arche de Noé ; Eh bien donc ! puisqu'
n'y a plus rien de beau à voir dans c
coin du monde, tâchons d'arriver à N
mours le plutôt possible.

Comme mes compagnons de voya
ont poussé la complaisance et les attentio
pour moi jusqu'à l'excès, mon journal
été interrompu depuis Fontainebleau ju
qu'à Lyon. Nous ne nous sommes arrêt
dans le chemin que pour voir le canal
Briare, que M. Delane trouve pitoyab
en le comparant aux aqueducs d
Romains : « Des savans non lettrés,
est vrai, en parlent avec éloge, mais c'e
qu'ils n'entendent pas le latin. » No
dinâmes à Nevers.

— « Nevers, dans le tems des Romai
valait peut-être la peine qu'on y dîn
mais ce n'est plus maintenant qu'un am
de bois et de briques. »

— « Mais Nevers contient des homm
et des femmes, M. Delane. »

— « Oui, miss, et des chiens et d

chats; mais quelle race méprisable d'êtres chétifs à côté des Grecs et des Romains! Quel dommage, miss, que vous n'entendiez pas le grec ou au moins le latin! »

« Lyon — *Lugdunum*. — Oui, *Lugdunum* a encore quelque chose qui mérite l'attention des connaisseurs..... Dans les caves; des vestiges des pavés et mosaïques romains; d'épaisses murailles où se trouvent les niches de quelques dieux; et, quand ils ont besoin de creuser un puits, il y a dix à parier contre un qu'ils trouvent quelques marmites romaines : ainsi nous séjournons deux jours à Lyon par reconnaissance pour ce qui a existé il y a deux mille ans; ce qui, suivant M. Delane, est la méthode la plus utile de voyager.

Turin.

Etes-vous assez géographe, Peggy, pour savoir que Turin se trouve directement dans le chemin de Lyon à Montpellier? Directement! Il est vrai que nous avons passé les Alpes au lieu de

traverser les plaines du Languedoc, et qu'au lieu d'être sur les terres de France, nous voici maintenant dans la capitale de Sa Majesté Sarde. Je ne prétends pas, ma chère Peggy, vous donner de cette déviation un compte qui vous satisfasse entièrement; je vais vous en expliquer tout ce que j'en sais moi-même.

Les jeunes personnes qui voyagent aiment à examiner les cartes où leur route se trouve tracée. Je l'avais fait toutes les fois qu'une carte s'était offerte à mes yeux. Quand nous passâmes à Grenoble, j'ai dit que je ne me rappelais pas que cette ville fût dans notre chemin. M. Delane me répondit qu'il y avait plusieurs routes. Nous arrivâmes à Briançon, petite ville entre les montagnes, presque au pied des Alpes; et; comme notre aubergiste me dit que ce chemin menait droit en Italie par le Piémont, je priai M. Delane de m'expliquer une circonstance aussi extraordinaire. Il me demanda pardon d'un air

humble et soumis ; c'était une super-cherie bien innocente, inventée pour ne pas perdre la compagnie d'une dame pour laquelle ils avaient tant de respect et d'estime. Il me donna alors à lire une lettre du docteur C....., à Edimbourg (le plus grand médecin que nous ayons aujourd'hui, miss). Il l'avait consulté par écrit sur sa maladie, et avait reçu la réponse à Paris. Le docteur C..... lui mandait que sa maladie était certainement la pulmonie, et que, dans ce cas, comme dans les commencemens de phtisie, Montpellier le cédait en tout point, oh ! sans comparaison, à..... Come, dans le Milanais. . .. Or, comme le mal dont vous êtes attaquée, miss, est un commencement de phtisie, je suis sûr que vous êtes trop douce, trop sensible, trop bonne et trop généreuse pour ne pas pardonner une petite tromperie qui a votre intérêt pour objet, aussi-bien que le mien propre. »

— « Et pourquoi, M. Delane, sup-

posez-vous que je n'aurais pas été aussi bonne et aussi généreuse à Paris qu'à Briançon? Où était la nécessité de me tromper?

— « Vous parliez si souvent de la longueur du voyage, du regret que vous sentiez de l'avoir entrepris, que, sachant combien Come est plus éloigné que Montpellier, je n'avais pas osé vous le proposer. »

— « Quelle bassesse inutile! »

— « Bassesse! miss. Pardonnez-moi..... Ce mot ne peut pas s'appliquer au motif. »

— « Une tromperie, monsieur, est toujours une bassesse. »

— « Mais considérez le motif, miss. »

— « Je doute, monsieur, que j'en sois encore bien instruite. »

— « Bon-Dieu! miss, quel autre motif puis-je avoir sous le Ciel, que celui dont je vous ai fait part? Cependant, puisque vous prenez la chose de cette manière, je vais vous conduire à Montpellier; mais je crains bien alors d'être forcé de rester

tout l'hiver à Come, tandis que j'espérais être en Angleterre avant Noël. »

Cette conclusion me désarma à-moitié; et mistriss Delane me montra tant de regrets, fut si excessivement fâchée, si horriblement affligée; et répéta si souvent : « M. Delane, je vous avais bien dit d'en avertir miss Whitaker à Paris », que je me calmai entièrement, et qu'après mille protestations de leur part d'une amitié éternelle, d'une reconnaissance sans bornes, je signai la paix.

La paix cependant n'est plus, comme autrefois, cette douce amie de mon cœur, ce repos de l'ame qui répandait tant de charmes sur ma vie. Je me sens mal à mon aise, sans pouvoir en assigner la cause, à moins que je ne la cherche dans cette distance effrayante du lieu qui m'a vu naître, dans cette séparation de tout ce que j'aime. N'attendez plus de moi aucune remarque sur la route. Je ne veux mettre ce paquet à la poste que quand nous serons arrivés au terme de

notre voyage. Pourquoi donnerais-je à ma sœur des inquiétudes inutiles ? J'espère, dans quelques jours, finir avec plus de tranquillité.

. . . . . .

Tranquillité ! Ah ! Peggy, que je crains bien que la tranquillité n'ait fui pour jamais de mon cœur ! Dans quelle situation je me trouve ! Où m'ont-ils amenée ? . . . . . .

Je suis plus calme, Peggy. J'ai invoqué celui-là seul qui a le droit de nous pardonner nos offenses ; je l'ai invoqué, et il m'a entendu ; je lui ai demandé du courage, et il m'en a inspiré. Oui, Peggy, je supporterai mes afflictions avec patience, et, si je le puis, avec bonne humeur. Le tems y peut mettre un terme ; la mort du moins les finira.

Oh, ma Peggy ! comme des réflexions faites à propos fortifient l'esprit ! Que de maux ne peut-on pas supporter quand l'ame a pour soutiens la vertu et l'innocence ! Résolue sur ce plan de conduite

que ces deux qualités me prescrivent de suivre, la sérénité est rentrée dans mon ame; je vais donc instruire ma sœur de toutes mes démarches jusqu'au moment où je lui écris.

Je suis maintenant à... je ne sais pas où. Hier au soir, presque à la brune, nous traversâmes Milan, et une demi-heure après nous arrivâmes dans cette maison; je m'aperçus que nous quittions la grande route et que nous suivions une avenue....

« Est-il possible que ce chemin mène à une auberge, M. Delane? »

— « A une, un peu écartée, miss, et qui n'est fréquentée, pour cette raison, que par des gens de la meilleure compagnie. »

Oh, ma sœur! pourriez-vous jamais concevoir combien il est aisé à certaines gens de mentir? Nous fûmes reçus par une femme âgée, mise décemment, qui me parut peu ressembler à une maîtresse d'auberge; mais, comme elle ne parlait qu'italien, je ne pus entendre

ce qu'elle disait. Elle nous donna un petit souper très-élégant, et me conduisit à ma chambre à coucher. Aucun bruit, si ordinaire dans les auberges, ne m'a réveillée cette nuit, ni ce matin: aussi me suis-je levée plus tard qu'à l'ordinaire. J'ai descendu aussitôt dans la salle où nous avions soupé la veille. La première personne qui a frappé ma vue a été..... lord Winterbottam. Une étrange révolution d'idées est venue occuper ma tête; mes yeux se sont troublés; l'étourdissement m'a prise, et je suis tombée sans connaissance sur le plancher. Quand j'ai ouvert les yeux, mistriss Delane et l'hôtesse me faisaient respirer des sels; lord Winterbottam et M. Delane se tenaient debout, un peu à l'écart. J'ai frémi d'horreur à l'aspect de tous ces personnages, et un tremblement subit m'a saisie. Milord a renvoyé l'hôtesse, qui m'a paru peinée de me voir dans cet état; puis il a commencé à jouer son rôle. Il m'a débité

avec profusion de violentes protestations d'amour et d'honneur, m'a suppliée de chasser loin de moi toute idée de crainte, m'a assurée que si je lui voulais accorder un quart d'heure d'audience, il prouverait clairement à une dame d'un esprit comme le mien que la pensée de méditer contre moi la moindre injure était étrangère à son cœur ; et il a appuyé la main sur ce cœur tendre, justement, Peggy, comme le font nos lords de tragédie dans des occasions aussi solennelles. Mais nous n'étions pas encore assis pour cette fameuse explication, que Jean White, le laquais de milord, est entré avec le déjeûner : et il y a eu alors tant de.... miss, je vous en conjure.... permettez-moi de vous supplier, miss...., que j'ai avalé deux tasses de chocolat pour me dérober à leurs instances : enfin le quart d'heure d'audience est venu. »

— « J'eus autrefois, miss, a commencé milord avec beaucoup de dignité, la vanité de croire que mon rang et ma for-

tune, soutenus d'un esprit cultivé et d'une figure passable ( ici milord, par le maintien perpendiculaire qu'il a affecté, et le coup-d'œil de complaisance qu'il a jeté sur la glace, m'a fait juger que *cette figure passable* lui plaisait plus qu'aucune autre), m'auraient donné le droit de prétendre aux premières femmes d'Angleterre, et que j'aurais couru rarement le risque d'être refusé. Je le confesse donc ; mon orgueil a été blessé de ce que ce refus est venu d'une dame (pardonnez-le-moi, miss Whitaker) d'un mérite infini, il est vrai, mais à qui sa naissance, ni le rang qu'elle occupait ; ne semblaient promettre une alliance parmi la noblesse. J'ose le dire, miss ; ni votre fortune, ni vos prétentions, ni vos intérêts n'eussent souffert d'une telle union. Le monde vous aurait applaudi, miss, et j'aurais seul été en butte aux traits du ridicule ; car le monde ne juge pas du mérite quand l'obscurité le dérobe au grand jour. Comme tous les avantages visibles étaient

en votre faveur, à quoi pouvais-je donc attribuer un refus si étrange, si peu motivé, qu'à une prédilection pour un autre? Mais son objet, miss, était indigne de vous. Cependant, comme il était au-dessous de ma dignité et de mes idées de bonheur de persister à engager vos affections, quand vous en aviez si singulièrement disposé, en vous souhaitant tout le bonheur possible et le cœur plein de votre image, je me désistai de mes poursuites. Vous savez ce qui arriva entre le capitaine Wicherley et M. Davis, Osmond (avec un rire de dédain); vous savez avec quelle bassesse ce dernier.... »

— « Bassesse! milord. »

— « Je vous en supplie, miss Whitaker.... Hélas! la nature seule de cette interruption me montre ce que j'ai à craindre. »

— « Donnez-vous la peine de continuer, milord. »

« Il s'en est fallu de peu, dis-je, que

mon ami le capitaine n'ait succombé sous des avantages indignes d'un homme de cœur.... »

— « Dites, qu'il s'en est peu fallu qu'il n'ait été la victime de sa propre bassesse et de sa brutalité, milord. »

— « Sur mon honneur, miss, je ne m'attendais pas.... Je ne sais plus de quel langage me servir pour éviter de vous offenser. »

— « Du langage de la vérité, milord. »

— « Sur ma parole, miss, c'est vous écarter beaucoup de votre politesse habituelle; mais je vois malheureusement par là la réalité de mes conjectures sur la manière dont vous avez disposé de votre cœur. »

— « Si cette circonstance vous paraît si claire, milord, votre honneur et votre dignité, dont vous paraissez avoir calculé si souvent la valeur, devraient vous enseigner à me mépriser, et non pas à me persécuter. »

— « Pardonnez-moi, miss, vous

avez été formée pour être adorée, et non méprisée. J'ai été convaincu de la force de cette vérité ; la dernière fois que je vous ai vu à l'Opéra, l'amour, étouffé sous les cendres du dédain, s'est allumé de nouveau et a embrasé tous mes sens ; vous avez paru à mes yeux comme l'astre brillant dont la splendeur.....

— « Prenez garde, milord, comme vous descendrez de là. »

— « Mais voilà, miss, qui est extrêmement mortifiant..... Sur mon honneur, je ne sais plus quelles expressions je dois employer pour me conformer à votre goût. »

— « L'humble prose est assez pour moi, milord. »

— « Prose.... Diable ! quand la beauté cessera-t-elle d'être capricieuse ? Permettez-moi, miss, de continuer. »

— « Les bas et infames moyens dont s'est servi sir Ambroise pour noircir ma réputation.... Je vois votre courroux s'allumer, miss Whitaker ; mais il est

dur de ne pouvoir exposer mes sentimens sur les gens qui m'ont fait du tort, parce que ces gens se disent fausement vos amis. »

— « Je crois, milord, que ce qui vous semble si dur est un simple devoir imposé par la politesse. Mais, puisque la délicatesse de votre seigneurie lui fait trouver tant de peine à se conformer à cette loi commune, décorez mes amis de vos épithètes aussi libéralement qu'il vous plaira, pourvu que vous me laissiez le droit de n'y ajouter que le degré de croyance que je jugerai à propos. »

Milord m'a remerciée par un salut.

— « Sir Ambroise, miss, m'a représenté à votre père comme un débauché, un joueur, un homme ruiné ; non, miss, ma fortune est entière, ma réputation sans tache, et mon crédit aussi-bien établi à la cour qu'à la ville ; j'aurais pu obtenir tous les postes auxquels j'aurais voulu prétendre ; mais, quoique je dusse mes services à l'état, je devais aussi quelque

chose à mon propre bonheur. Je m'adressai donc de nouveau à votre père. Il approuva ma démarche; il vit clairement que l'on m'avait nui dans son esprit: de quoi l'homme n'est-il pas capable pour parvenir au bonheur! Ne pouvant supporter la vie, n'y trouvant aucun charme, tant que vous ne seriez pas à moi, je formai un petit complot. M. et mistriss Delane, pardonnez-leur, miss, voulurent bien m'aider; je ne prétends pas dire que votre père donna sa sanction à chacune de mes démarches en particulier; mais j'espère que cette lettre que j'ai l'honneur de vous présenter sera une preuve qu'il m'honorait d'une approbation générale: j'en ignore le contenu, mais je ne doute pas qu'il ne soit favorable à mes desirs. Oh! si vous daigniez me prêter une oreille attentive et propice, de quelle félicité vous combleriez votre plus fidèle adorateur! Quant aux conditions, miss *W*hitaker, je vous offre carte blanche, et je m'engage

à assurer votre bonheur futur par les attentions continuelles avec lesquelles vous me verrez voler au-devant de vos moindres désirs. »

Je me préparais à répliquer; milord m'a dit qu'il attendrait l'arrêt de sa destinée de mon bon sens, de mes réflexions plus froides, et, après un très-humble salut, il s'est retiré.

M. et mistriss Delane, avec un maintien visiblement embarrassé, ont commencé alors leur propre apologie; mais, comme dit milord, mon rang et ma dignité, ou quelque esprit malin, ne m'ont pas voulu permettre de les écouter; je me suis retirée dans mon appartement.

Voici la lettre de mon père, écrite de sa propre main, et cachetée de ses armes.

MA FILLE ANNA BELLA,

Je m'aperçois que mon bon ami lord Winterbottam a été cruellement diffamé; sir Ambroise est bien dans son tort;

milord est un homme d'honneur et le meilleur ami que notre famille ait jamais eu. Pense seulement, ma petite Anna, à ce que c'est que d'être une lady, et d'avoir son mari contrôleur de la maison du roi, et peut-être ministre de quelque département : ma chère petite Annette, ton père t'en supplie, fais-moi ce plaisir; je te donnerai 40,000 livres sterlings. Malgré tout ce que pourra dire Peggy, tu ne saurais croire combien tu rendras ton père heureux. Si vous ne le voulez pas, Anna Bella, vous ne devez pas vous flatter que je récompense votre désobéissance. Certainement 10,000 liv. sterlings seront alors assez et même trop pour un enfant qui aura préféré sa propre volonté à celle de son père : ainsi vous savez à quoi vous en tenir.

Votre bon père, si vous le méritez,

JAMES WHITAKER.

Oui, Peggy, la faiblesse d'un père m'a coûté quelques larmes; mais com-

bien j'en ai versé sur sa sévérité; et cependant, le bon vieillard! il n'a en vue que mon intérêt; il est persuadé que la splendeur constitue le bonheur de la vie, et il veut que son Anna Bella soit heureuse. Quoique dans une situation cruelle, je ne puis lui en vouloir ; c'est mon père, et le père le plus tendre : un seul moment d'erreur effacerait-il dans mon cœur vingt ans de soins et de bontés dont il a toujours été si prodigue pour moi? Non, la seule chose que je me reproche est l'affliction que peut-être ma fin malheureuse répandra sur ses jours.

Deux heures de solitude et de réflexion m'ont fait reprendre ma sérénité. Je suis préparée à affronter les dédains ou les sourires du Destin avec un égal courage. Adieu, pour quelques heures, ma chère Peggy.

. . . . . .

A côté de ma chambre à coucher est un petit cabinet où se réunissent deux points de vue magnifiques. A l'orient on dé-

couvre une vallée fertile, terminée par la ville de Milan, à une distance de quelques milles; au nord, la vue s'étend au loin sur une riche et vaste plaine couverte de moissons et de bestiaux. Ce cabinet est un trésor. Un nombre considérable de livres anglais, français et italiens; un clavecin couvert de livres de musique; un secrétaire garni de toutes les choses nécessaires pour dessiner; une garde-robe complète; mille petits bijoux de femmes....; et cependant que toutes ces attentions sont odieuses de la part d'un homme qu'on ne peut aimer!

. . . . . .

Mistriss Delane s'est présentée à la porte de ma chambre, il y a une heure, pour me demander si je lui voulais permettre de me montrer la maison et le jardin. J'avais pris avec moi-même la résolution de la traiter à l'avenir avec une civilité froide; car rien ne peut être plus désagréable que des querelles ou un silence boudeur avec une personne qu'on

est obligé de voir tous les jours : j'ai donc acceplé son offre, et je suis descendue dans le jardin. Malgré la prière que je lui ai répétée fréquemment de ne me plus parler sur ce sujet, elle m'a ennuyée à la mort avec une éternelle et sotte apologie, dont la substance était que M. Delane et elle n'avaient pas obéi à milord par esprit de méchanceté, mais uniquement parce qu'ils dépendaient de lui ; et comme certainement milord se proposait de faire de moi sa véritable et honorable épouse, il ne pouvait y entrer l'ombre de malice. On ne devait pas, il est vrai, disputer des goûts ; mais, pour elle, elle ne pouvait s'empêcher de regarder milord comme le plus beau gentilhomme qu'elle connût. Il était si aimable... si élégant... si...

— « Si voulez que je vous parle encore, mistriss Delane, j'exige, pour seule condition, que vous n'ouvriez plus la bouche sur ce sujet. »

— « Il était désagréable de n'avoir pas

la permission de louer nn homme à qui elle était si fort obligée. »

— « Pas si désagréable, mistriss Delane, que pour moi d'être obligée d'entendre ses louanges. »

— « Non, il est vrai : mais que pouvait avoir fait un si généreux gentilhomme pour..... »

— « Mistriss Delane, bonjour ; puisque vous revenez sur ce sujet, je ne me sens plus envie de me promener ; je m'avançais pour sortir du jardin ; elle m'a demandé pardon en me promettant de ne plus dire un mot là-dessus. »

Ce jardin est délicieux ; des allées nombreuses et ombragées se croisent en tant de directions différentes qu'elles forment presque un labyrinthe ; les allées couvertes sont terminées par des grottes et des bosquets ; ce sont les plus silencieuses solitudes que j'aie jamais vues. Pour que ce jardin soit un Elysée parfait, il ne lui manque qu'une seule chose, c'est d'y voir mon père se promener lentement

appuyé sur les bras de son Anna Bella et de sa Peggy, nous sourire comme au jour de notre enfance et nous appeler ses bonnes et chères filles. O idée trop enchanteresse! souhait trop inutile que vous venez aisément troubler l'espèce de tranquillité que j'avais su me forger; que vous me faites cruellement sentir l'amertume de ma situation! Mistriss Delane m'a montrée les bosquets et les grottes dans le plus grand détail : une d'elles est tapissée de tous côtés de glaces, et cette grotte est plus éclairée que les autres; une autre est ornée de peintures, dont les principales sont, Apollon et Daphné, et plusieurs Vénus toutes nues. Quelle idée singulière! ces grottes garnies de sophas paraissent destinées à prêter leurs ombrages frais à ceux qui viennent y dormir dans les heures les plus chaudes du jour; quelle vertu ont donc des glaces et des figures nues pour inviter au sommeil? Je n'y puis rien comprendre.

La clôture de ce jardin est singulière,

c'est partout une très-haute muraille; mais l'extrémité des principales allées se termine par un fossé ou ha ! ha ! très-profond, dont les deux sommets avancent de quelques pieds sur la cavité du fossé, de façon qu'il est également impossible d'en descendre ou d'y monter; ce jardin est impénétrable; quant à la maison, elle n'est ni vaste ni élégante, plusieurs des fenêtres ne sont garnies, au lieu de vîtres, que de papier huilé; la façade n'est pas assez dégagée; la cour qui la précède est trop reserrée; elle est fermée à vingt pas de la maison par une grille de fer qui la sépare du chemin qui va droit à Milan; cette grille est toujours fermée et gardée par un portier, dont la petite loge paraît nouvellement construite; une longue portion de la muraille paraît neuve aussi. Je suis certainement prisonnière, chère Peggy, et je suis sure que si j'envoyais maintenant ce paquet à la poste, il ne ferait pas un pas au-delà du secrétaire de milord.

A-peu-près à quatre heures du soir on nous servit un dîner à l'anglaise, nous n'étions que quatre comme au déjeûner; Jean White a été le seul domestique admis dans la salle. Une partie de mes réflexions de la matinée avait roulé sur ce point; savoir si je m'interdirais toute communication avec milord et ses infames coadjuteurs, en restant obstinément dans mon appartement. Mais n'avais-je pas de justes raisons de craindre que le maître de la maison ne vînt m'y chercher? D'ailleurs, vaincre son humeur est le triomphe le plus glorieux pour notre faible sexe. Je me suis donc déterminée à mériter cet honneur. Après le dîner, milord a engagé une de ces conversations rebattues en tout le monde, parlé sans rien dire; au lieu de ramener le sujet dont il avait été question le matin, il semblait mettre tous ses soins à l'éviter: je me suis donc résolue à le mettre moi-même sur le tapis.

— « Milord; je dois à votre seigneu-

rie une réponse à ce que vous m'avez fait l'honneur de me proposer ce matin. »

Milord, du ton le plus galant et le plus poli, a baisé sa main, s'est incliné, et m'a répondu avec transport : — « Oh ! puisse cette réponse être propice à mes vœux ! ou autrement, chère miss, différez encore de la faire. »

— « Point du tout, milord. La sublime harangue de votre seigneurie a commencé par une comparaison très-juste entre la dignité et le rang de votre seigneurie et mon obscurité. La conclusion directe qu'il me semble qu'il en fallait tirer était que, d'après la manière dont jugeait le monde, je n'étais pas digne d'être la femme de votre seigneurie ; mais que, vous sentant assez de générosité pour passer sur cette différence, vous vouliez bien m'élever de la poussière aux honneurs, du néant à l'existence.

» Je conviens de la justesse du raisonnement de votre seigneurie ; mais ce que j'ai de la peine à concevoir ,

milord, c'est que vous vous montriez si jaloux d'enfreindre ces lois de la société, auxquelles cependant vous paraissez fort attaché, et uniquement pour me punir de vouloir observer ces mêmes lois. Posséder un esprit tranquille et sans ambition, était-ce donc un tel forfait à vos yeux que vous ayez dû, pour me le faire expier, me traîner indignement dans un pays étranger, loin de ma patrie, de mes parens, et de tout ce qu'il m'était permis d'appeler mes amis? Mais votre seigneurie trouve plus ingénieux de donner à cet étrange effet d'une cause inconnue le nom spécieux d'amour : c'est probablement l'amour de vous-même que veut dire votre seigneurie ; car aimer une autre personne et chercher à la rendre malheureuse sont deux idées qui me paraissent incompatibles ; mais votre seigneurie a obtenu le consentement de mon père. Comment l'a-t-elle obtenu? c'est ce que personne ne sait mieux que vous, milord. Je sais seule-

ment que mon père avait toujours été pour moi le père le plus tendre, jusqu'à ce que vous ayez jugé à propos d'altérer son caractère; et que l'amant qui persécute la femme qu'il prétend aimer, et qui endurcit le cœur d'un père contre les caresses de son enfant, ne se présente pas à mes yeux sous le jour le plus favorable.

« Votre seigneurie, il est vrai, a eu l'ingénuité d'avouer, indirectement du moins, que l'amour personnel était le premier mobile de toutes ses actions. « *Ne pouvant, m'avez-vous dit, être heureux sans vous, j'ai formé un petit complot pour y parvenir.* » Jusqu'à quel point avez-vous dessein de pousser ce petit complot? et quelle fin vous en proposez-vous? Voilà ce que j'ignore et ce que je serais curieuse d'apprendre de la propre bouche de votre seigneurie.

— « Sur mon honneur, miss (sa tragique main toujours appuyée sur son cœur), sur mon honneur, il règne dans

vos reproches une sévérité que je serais désespéré de croire avoir méritée. Consulter son propre bonheur n'est pas, je pense, un forfait si grand ; et il n'était pas si ridicule à moi d'espérer rendre une femme heureuse par mon alliance. »

— « Il est vrai, milord ; car que vous importaient les idées que cette femme avait pu se former du bonheur? Mais quant au complot, milord ? »

— « L'intention qui m'a fait agir et la seule fin que je me propose sont de me mettre dans le cas de vaincre votre répugnance par les attentions les plus suivies et l'assiduité la plus constante. A Londres, aux Dunes de Barham, vous n'auriez pas voulu me permettre cette assiduité : un mois de résidence ici vous rendra, j'espère, plus propice à mes vœux. »

— « Et votre seigneurie se flatte-t-elle qu'une ame libre puisse oublier les moyens infames employés jusqu'à ce jour? L'occupation de geolier vous paraît-elle si aimable ? »

— « De geolier ! miss, il n'y a rien dans cette maison ni hors de cette maison qui soit en mon pouvoir, que vous ne me puissiez demander. »

— « Ma liberté, milord. »

— « Le tour de l'Italie vous pourrait-il être agréable? Je suis connu à Florence, Rome, Venise, Naples, Gênes; partout je puis vous procurer la meilleure compagnie et les plaisirs les plus élégans. »

— « Je remercie votre seigneurie; ce serait me rendre complice de mon déshonneur et me faire participer à ma propre ruine; cette proposition couronne habilement tous les piéges odieux que vous m'avez tendus jusqu'ici. Milord, vous en avez déjà fait assez : il ne doit être que trop connu que j'ai demeuré sous le même toit avec votre seigneurie. Peu de personnes sauront que je n'y ai demeuré que malgré moi, et votre seigneurie aura soin que le nombre de ces derniers soit le plus petit possible; les apparences me noteront d'une telle infamie, qu'au-

cun honnête homme ne voudra songer à me prendre pour femme; ainsi vous m'avez déjà imposé la dure nécessité de me séqnestrer de la société. Il ne me reste, hélas! que deux maux à choisir; de vivre dans la retraite et perdre l'estime du monde, ou d'épouser votre seigneurie et de perdre la mienne. Je me détermine pour le premier, comme pour le moindre de ces deux maux. Tout ce que j'ai donc à ~~vous demander~~ maintenant, milord, est de me permettre de quitter cette maison, de me laisser le soin de trouver mon chemin en Angleterre comme je le pourrai; enfin, de me cacher et d'ensevelir avec moi ma honte, dont je suis innocente. »

Le sujet m'affectait, Peggy; je n'ai pu retenir mes larmes; si elles avaient excité dans milord la moindre apparence de sensibilité, j'aurais pu concevoir quelqu'ombre d'espérance; mais elles n'ont produit d'autre effet que de lui fournir l'occasion d'étaler de nouveau

sa superbe importance. Si les injures dont je me plaignais existaient réellement ailleurs que dans les jeux de mon imagination trop vive, il osait penser encore que l'offre de sa main était une réparation assez honorable..... Comme, malheurensement pour lui, peut-être aussi pour moi, j'étais actuellement d'une toute autre opinion, il me suppliait, de la manière la plus soumise, de lui accorder seulement un mois d'épreuve, durant lequel il essaieroit l'effet des assiduités les plus tendres que l'amour ait jamais fait employer. Si je persistais alors dans mes cruels refus, il prendrait soin de me conduire lui-même en Angleterre, et renoncerait pour toujours à toute espérance de bonheur.

Je lui répondis que, pour les raisons que je lui avais déjà exposées, il m'était impossible de lui accorder sa prière.

« En ce cas, dit-il, je dois ajouter aux autres forfaits dont je suis déjà coupable, celui de retenir, pour ce court espace

de tems, la plus honorée et la plus chérie des prisonnières ; et, comme cette faute est légère au tribunal de l'amour, j'espère qu'elle ne sera pas impardonnable à celui de l'honneur. »

Ma chère Peggy, la peine que vous devez ressentir en ne recevant pas de mes nouvelles ajoute encore à mon inquiétude : mais le mal est sans remède. Adieu pour quelque tems. . . . . .

*Troisième jour.* Un trait d'impolitesse de la part de milord m'étonne et m'inquiète ; il ne m'a pas donné une fille pour me servir ; il est vrai que mistriss Delane m'a offert ses services, dans la certitude où elle était qu'ils seraient rejetés. Ma chère Peggy, nous avons souvent accusé mon père de parcimonie sur cet article. Quel outrage contre le bon ton, que deux demoiselles de notre fortune, de notre rang et de notre dignité, comme dit milord, fussent obligées de se baisser jusques à terre pour boucler leurs pro-

pres souliers! Si c'eût été, Peggy, de la part de mon père, jugement et prudence, au lieu de parcimonie, ces principes n'eussent-ils pas été excellens? Et que savons-nous si cet article, ainsi que la méthode dans laquelle on nous a élevées n'ont pas été dictés par la prudence! Autant que je puis me souvenir de notre bonne et respectable mère, la vie domestique, le ménage et l'économie étaient ses goûts dominans. Quelle qu'en ait été la cause, je lui suis réellement obligée pour l'effet qu'elle a produit. Quand je me compare à nos ladys et à nos miss de qualité, je me trouve tant de ressources qui leur manquent!

Je n'ai été aujourd'hui honorée d'aucune importunité de milord; comme amant, je ne l'ai vu qu'une heure à dîner. J'ai passé le reste de mon tems à me promener dans le jardin, à lire un papier de nouvelles, italien et un autre français, tous deux imprimés à Milan. J'ai resté un quart d'heure avec mistriss Delane à ne

lui rien dire, et ma soirée a été employée à me remettre à l'étude de mon italien, que j'ai perdu de vue depuis plusieurs années.

*Quatrième jour*, idem.

*Cinquième jour*, idem.

*Sixième jour*, idem.

*Septième jour*, idem.

Je ne puis imaginer, ma chère Peggy, de quelle nature ou de quelle couleur doivent être les assiduités de milord durant ce mois d'épreuve. N'auriez-vous pas supposé que son intention était de me procurer une suite de ces jolis divertissemens que le monde appelle des plaisirs? Des concerts, par exemple? Ne serait-il pas dur d'être venue en Italie sans avoir entendu quelques-uns des chanteurs célèbres de cette nation. Mais ce genre d'amusemens contrarierait le plan de milord, qui est tout-à-fait dans le goût pastoral. Eh bien! une fête champêtre; mais non, cela troublerait notre solitude, au moins qu'il me fasse

donc sa cour ; non, cet amusement même m'est interdit : quel est donc le projet de cet homme ?

« Il y a à Rome, dit milord, le cinq du mois prochain, une exposition de tableaux des plus grands-maîtres ; si je n'étais pas retenu ici par de si chers intérêts, je serais curieux d'y assister. Malgré notre enthousiasme pour nos Raynold, nos Gainsbarough, nos West, nos Kauffman, il est certain que l'Angleterre n'a pas encore produit un peintre passable : êtes-vous connaisseur en peintures, Delane? »

M. Delane avoua très-modestement qu'il ne l'était pas.

— « Mais vous avez au moins laissé échapper quelques soupirs vers cette région du génie? »

Il n'appartenait pas à un homme d'une fortune aussi bornée de prétendre à des plaisirs si coûteux.

« C'est dommage, dit milord ; allons, il faut faire quelquefois des efforts ; je

veux que vous alliez, à mes dépens, dire une prière sur la tombe de Virgile. »

« Sa seigneurie l'avait tellement accablé de bienfaits qu'il ne pouvait les reconnaître que par la gratitude la plus aveugle. » Ainsi il part demain.

*Huitième jour.* Je n'aurais jamais cru possible à une femme d'un aussi grand ton et d'une tournure d'esprit aussi dissipée que mistriss Delane, d'exister dans une solitude si parfaite. Un hermite ne pourrait trouver une cabane plus silencieuse, plus loin du monde, plus propre aux contemplations les plus abstraites. Nous buvons et mangeons, il est vrai; mais je ne puis concevoir d'où nous viennent nos provisions. . . . . .

*Neuvième jour.* Ce point est éclairci. Un boucher à cheval a remis dans ce moment un panier au portier; celui-ci l'a pris, sans ouvrir la porte, à travers une espèce de guichet qu'on a ménagé dans la partie supérieure de la grille.

Quel trait de génie! le portier lui a rendu le panier vide à travers le même guichet, et une coupe qui probablement contenait du vin. Bon Dieu! ma Peggy, à quoi tendent toutes ces précautions? Une autre circonstance est singulière; quoiqu'il y ait des écuries dépendantes de cette maison, milord ne tient pas de chevaux ici: une voiture vient tous les jours à la brune attendre sa seigneurie en dehors de la grille et le ramène tous les matins à la même place, à-peu-près à l'heure du déjeûner. Je suis plus tranquille depuis que je sais qu'il ne couche plus dans cette maison; mais qui peut l'appeler ailleurs? Sa Mantorina, je présume.

. . . . . .

Oh! oh! Peggy, mistriss Delane n'est pas aussi privée de toute dissipation que je me l'imaginais; vous n'apprendrez qu'avec étonnement ce dont mes propres yeux ont été témoins. A déjeûner milord nous a annoncé qu'il venait de recevoir des dépêches d'Angleterre auxquelles il

devait répondre avant dîner. « Ce diable de B.., a-t-il dit, se prépare à proposer au parlement un plan d'économie, les ministres s'attendent à un rude assaut; on m'a écrit pour me demander mon avis et les voix dont je pouvais disposer ; il faut que j'écrive à quarante d'entr'eux, et le courrier part ce soir : « N'auriez-vous pas quelques lettres, miss? »

— « Oui milord, j'écrirai à ma sœur. »

— « Je prendrai le plus grand soin de votre lettre. »

— « Je n'en doute pas, pensai-je aussitôt. Mistriss Delane a voulu profiter de cette occasion; ainsi chacun s'est retiré dans son appartement. Comme je savais que mon travail serait perdu, je me suis déterminée à l'abréger le plus possible : je n'ai donc écrit qu'à-peu-près vingt lignes, dans lesquelles je dépeignais ma situation malheureuse. Je n'y ménageais nullement milord, quant à la bassesse avec laquelle il m'avait attirée ici ; mais je me louais d'ailleurs de sa délicatesse

et de ses attentions. J'eus fini en moins d'une heure ; après quoi j'ai pris le parti de faire un tour dans le jardin. La chaleur était excessive ; je me croyais seule et tranquille, sachant milord et mistriss Delane occupés à écrire ; en conséquence, je me suis engagée dans une des allées les plus couvertes et les plus solitaires ; elle conduisait à la grotte ornée de glaces. En approchant de cet asile, j'ai aperçu, plongé dans un profond sommeil et étendu sur un des sophas, le galant Winterbottam, et à ses côtés, la vertueuse mistriss Delane. J'ignore si j'ai retenu entièrement une exclamation, qui, je crois, m'est échappée à-demi ; mais mon premier soin a été de fuir aussi vîte que mes jambes me l'ont permis. Je ne sais si M. Delane aurait joui tranquillement de ce spectacle ; je peuse du moins qu'il aurait eu la prudence de taire ce qu'il aurait vu, comme je suis disposée à le faire. Mais que n'ai-je pas à redouter, ma chère Peggy, d'une femme si aban-

donnée ! Je crains bien, malgré le calme où l'on me laisse, d'avoir à soutenir de terribles épreuves. Si milord allait m'offrir la cruelle alternative du mariage ou du déshonneur : O image d'une sœur chaste et adorée ! défendez - moi de toute insulte ! Et vous, mon Dieu ! qui n'avez jamais laissé succomber l'innocence, ma triste voix vous invoque ; écartez loin de la pauvre Anna Bella les piéges infames de ses cruels ennemis ! Oh, Peggy ! mon cœur est déchiré. . .

. . . . . .

*Dixième jour.* Ce couple sans défiance ne soupçonne pas, je le vois, qu'aucun œil étranger l'ait surpris dans sa coupable retraite. Le dîner s'est passé comme à l'ordinaire, excepté que milord a été plus prodigue de complimens avec moi qu'il ne l'avait été ces jours derniers. Outre les nombreuses expressions de son dévouement à mon service, qu'il a pris soin de me glisser pendant la conversation générale, Jean White n'a pas eu plutôt desservi,

qu'il a entrepris un long discours dont l'objet principal était de me prouver qu'il était aussi difficile que mortifiant pour lui de réprimer cette ardeur violente qui le poussait à se prosterner constamment à mes pieds pour y déployer les sentimens de véritable amour dont son ame était pénétrée. Il espérait que cette privation cruelle qu'il s'était imposée ferait sur mon cœur l'effet qu'il en attendait.

Je me reconnaissais obligée à sa seigneurie et souhaitais qu'il voulût mériter de ma part une reconnaissance qui ne finirait qu'avec ma vie.

« Et était-il possible qu'une conduite si respectueuse et si analogue à la délicatesse de mon caractère ne m'eût pas toucbée en sa faveur ? »

Je lui ai répondu que je ne m'apercevais d'aucun changement. Cette réponse a jeté milord dans ses déclamations héroï-tragiques.

— « Mieux valait mourir que de vivre malheureux ! Qu'étaient-ce que le rang,

la fortune et le pouvoir ; qu'étaient-ce que les grandeurs du monde, si un tourment rongeur, semblable au vautour de Prométhée, devait le dévorer tous les jours ! Et n'obtiendrait-il jamais un mot, un seul mot encourageant ? Ne lui permettrais-je pas d'entretenir une ombre, une ombre trompeuse d'espérance ? »

« Je m'aperçois, lui ai-je dit, qu'il est difficile à votre seigneurie de concevoir combien peu j'estime ce que votre seigneurie estime à si haut prix. Avec une ame noble et un esprit élevé un homme pauvre me paraît préférable à un Crésus, qui n'a d'autre mérite que ses richesses ; mais, me fussiez-vous aussi cher qu'*Henry* l'était à *Emma*, l'horrible piége dans lequel votre dissimulation m'a fait tomber vous arracherait de mon cœur ; et tant que vous me retiendrez dans cette maison, comme vous le faites actuellement, il n'est aucune considération sur la terre qui puisse me forcer à me lier

à votre seigneurie plus que je le suis maintenant. »

« C'était un arrêt sévère, bien sévère, a dit milord : le séjour des Dunes de Barham adoucirait-il cette sentence ? Si je voulais lui laisser entrevoir la moindre espérance de changement de ma part, aussitôt, oui aussitôt que M. Delane reviendrait de Rome, il m'affranchirait de cette situation pour laquelle j'avais conçu tant de dégoûts. »

— « Vous savez, milord, que rien ne change si vîte que l'opinion, et surtout celle d'une femme : c'est une de vos maximes. »

— « Voulez-vous me permettre de vous escorter en Angleterre ? »

— « Afin que l'Angleterre puisse savoir avec certitude que j'ai été en tournée de plaisir avec votre seigneurie. Si je ne dois jamais devenir votre femme, épargnez-moi ce déshonneur pour ma propre gloire ; si je la deviens, pour la vôtre. »

— « Ma délicatesse était excessive; elle passait les bornes de la raison ; milord l'admirait, mais n'y pouvait applaudir. »

. . . . . .

*Onzième jour.* Rien de milord ; de mistriss Delane, une verte remontrance contre la cruauté, l'ingratitude et la folie. J'étais certainement une jeune dame bien extraordinaire ; j'avais un cœur aussi dur qu'orgueilleux pour traiter avec tant de rigueur un homme tel que lord Winterbottam. Quant à elle, elle ne voyait pas la sagesse de cela ; et si elle était à la place de milord....

— « Eh bien ! que feriez-vous, mistriss Delane ? »

« Elle aurait trop bonne opinion d'elle-même pour s'humilier si bas et consentir à être maltraitée par-dessus le marché. »

— « En ce cas, je souhaite, mistriss Delane, que milord veuille penser comme vous. »

« Après m'avoir amenée dans une maison aussi jolie que celle-ci, après

avoir satisfait tous mes caprices, je devais être bien ingrate; si je fusse tombée entre les mains de toute autre personne j'aurais pu être traitée d'une manière bien différente. »

— « Oh ! je vois que j'appartiens à Milord par droit de conquête et que je dois être reconnaissante à son égard de tout le mal qu'il ne me fait pas. »

« Au moins, pensait-elle, je devais être plus obligeante; je ne lui avais pas encore accordé une seule grace, pas même de me promener avec lui dans le jardin. »

— « Tout le monde n'est pas né si obligeant que vous l'êtes, mistriss Delane; d'ailleurs je n'aime pas les allées couvertes ni les grottes. »

« Madame ! dit-elle. »

— « Les petites faveurs mènent aux grandes, mistriss Delane; l'Italie est un climat si séduisant! »

— « Vous défiez-vous de vous même, miss? »

— « Pas beaucoup, mistriss Delane,

mais j'aime mieux éviter le péril autant qu'il m'est possible; quoique milord ne soit pas un séducteur bien dangereux, il pourrait lui prendre envie de se regarder ici comme un sultan tout-puissant. »

— « S'il avait de mauvais desseins, miss, vous n'êtes pas plus en sureté dans votre appartement que partout ailleurs. »

— « Vous vous trompez, mistriss Delane, je le défie dans mon appartement: je suis préparée à le recevoir. »

Et je le suis aussi, Peggy.

Des nouvelles de Lausanne nous apprennent la mort de deux gentilshommes anglais qui se sont tués en duel; ce qui rend la circonstance encore plus horrible, c'est qu'ils étaient frères et portaient le nom d'Osmond; on ignore la cause de leur querelle.

Que pensez-vous, ma chère sœur, qu'aient dû être mes réflexions en lisant cette nouvelle dans la gazette de Milan? Une sueur froide m'a saisie tout-à-coup; je me suis traînée à mon appartement

le mieux que j'ai pu, et je crois sans, qu'on se soit aperçu de mon trouble. . . .

. . . . . .

Il est impossible de vous décrire, ma chère Peggy, les tourmens que j'ai endurés depuis deux heures; je ne puis m'en rendre compte à moi-même: c'est, il est vrai, un agréable ami que j'ai perdu; mais n'était-il pas déjà perdu pour moi; un événement si ordinaire devrait-il déchirer mon cœur aussi cruellement? Ah! Peggy, que ces réflexions si froides; si justes quand nulle peine ne nous affecte, sont peu consolantes quand nous sommes plongés dans la douleur! Je n'aurais jamais cru avant cette nouvelle funeste que le nom d'Osmond eût fait dans mon ame une impression si profonde; lui que j'ai vu si peu, lui dont la bouche n'a jamais devant moi prononcé le nom d'amour! Ah! n'importe, Peggy, c'est moi qui ai causé son malheur, son exil et peut-être sa mort. . . . . .

. . . . . .

Mais si cette nouvelle affligeante n'était qu'une preuve du génie inventif de lord Winterbottam. Cette pensée offre quelque chose de consolant à mon ame; mais quelle pourrait être son intention? Serait-ce seulement pour confirmer ses soupçons sur mon attachement à Osmond? ou bien pense-t-il qu'ayant perdu toute espérance de ce côté, je l'écouterai plus favorablement ? Cette idée diminue un peu ma peine; mais non, mon incertitude, ni milord, ni mistriss Delane, ne m'ont dit un mot du paragraphe. .

. . . . . .

Oh! ma douce Peggy, j'ai perdu le compte de mes jours; j'ai perdu la faculté de réfléchir. Que va devenir votre pauvre sœur ? . . . . . .

. . . . . .

Ecrire est maintenant devenu un travail pour moi; toutes les fouctions de la nature me paraissent pénibles; la vie même me semble à charge. J'espère peu que ces papiers tombent jamais en-

tre vos mains, ma sœur, et cependant je veux vous tracer l'état de mon ame jusqu'à la dernière heure. La gazette de Milan, du lendemain, contenait le paragraphe suivant :

« Des nouvelles récentes de Lausanne confirment la cruelle catastrophe annoncée dans notre dernière feuille; les circonstances particulières de la querelle sont encore ignorées. On présume généralement qu'elle s'est élevée au sujet de l'épouse du chevalier Osmond, qui fut autrefois promise au plus jeune frère. Le chevalier Ambroise Archer a fait tout ce qu'il a pu pour prévenir le duel; ses efforts ont été inutiles; il accompagne en Angleterre les corps de ces deux infortunés. »

J'essayais encore, Peggy, de me persuader que les deux paragraphes étaient de la composition de lord Winterbottam; ainsi vous pouvez penser combien sa compagnie m'était insupportable. Je me suis tenue dans mon appartement; mistriss

Delane est étrangement surprise de ma tristesse et ne sait à quoi l'attribuer : tout en m'en demandant le sujet, elle me parle souvent de ce terrible événement et me rapporte ce qu'on en dit à Milan; ce matin elle a fait monter Jean *White* dans ma chambre pour que je pusse savoir de sa propre bouche si la nouvelle était certaine; Jean, de l'air et de l'accent le plus triste, a répondu qu'elle n'était que trop vraie, et qu'il avait vu lui-même le domestique d'un gentilhomme anglais nouvellement arrivé de Lausanne qui confirmait toutes les circonstances. . .

. . . . . .

De nouvelles preuves sont encore venues à l'appui de cet accident cruel; je n'ai pas assez de courage pour vous les rapporter, et la chose est bien peu nécessaire ; l'espérance est perdue pour toujours; mon ame cède au désespoir. Que je dirais volontiers un éternel adieu au monde! . . . . . .

. . . . . .

Il me semble que j'entends les réprimandes de ma douce Peggy; M Osmond était-il tout pour moi? Une sœur n'entrait-elle pour rien dans mes idées de bonheur? Le reproche est juste; je ne sais ce qui m'a troublée ainsi; mon esprit est peut-être affaibli par ma triste situation. Certainement je n'aurais jamais aimé M. Osmond pendant sa vie; mon père me l'avait défendu; je pleure Peggy. . . . . .

Lord Winterbottam a depuis quelques jours sollicité la permission de me rendre visite dans ma chambre; non, je suis trop malade; il s'est mis dans la tête de me parler au moins par lettres; il s'afflige sincèrement avec moi des nouvelles malheureuses de Lausanne; il sait trop bien par lui-même qu'un premier attachement laisse dans l'ame une impression presque ineffaçable; mais on doit tout espérer du tems et de mon bon sens. . . . . .

M. Delane est de retour; il m'a déjà

honorée de deux visites et de deux sermons ; le premier sur la folie de céder au désespoir, le second sur le tort que cela pourrait faire à ma réputation ; il parle, parle sans crainte d'être interrompu. Nulle passion humaine ne m'agite assez en ce moment pour m'engager à lui répondre. . . . . .

. . . . . .

Ah ! Peggy, si le hasard offrait à vos yeux votre pauvre sœur, vous ne pourriez la reconnaître ; en me regardant tout-à-l'heure dans le miroir, mon premier mouvement a été de m'applaudir de l'altération de mes traits ; le second de m'affliger. Je vais porter la mort dans le sein de ma sœur, me suis-je dit ; elle ne pourra m'oublier, me survivre. Ah ! ma Peggy, vivez pour prouver l'innocence de votre sœur ; conservez-vous pour moi, pour l'intérêt de votre chère Anna Bella ; songez que vous resterez seule dans le monde pour laver ma mémoire des calomnies dont un scélérat pourra la noircir ;

songez, Peggy, que vous êtes nécessaire à mon père; mais j'oublie que vous ne lirez peut-être jamais ces caractères. J'oublie... Ah! que ne puis-je tout oublier!

. . . . . .

Lettres sur lettres de lord Winterbottam; je ne répons à aucune; je les reçois et les lis quand j'en ai la force; si je ne connaissais pas le fond du cœur de celui qui les écrit, plusieurs d'entr'elles m'en pourraient imposer par l'ardeur de la passion et la pureté du désintéressement qu'elles respirent.

Ah! Peggy, que mon père est cruel! Eh bien! s'il faut absolument que je sois la victime de son ambition, que je sois au moins sacrifiée à l'autel devant ses yeux! Je suis maintenant trop faible pour m'opposer à ses ordres. Il m'écrit que son bonheur dépend de ma complaisance; il joint les prières aux menaces; il parle d'une espèce de dédit fait avec lord Winterbottam, et m'assure que mon refus empoisonnera le reste de sa

vie. C'est sa main, certainement ; c'est ainsi qu'il a coutume d'écrire quand la goutte gêne un peu l'articulation de ses doigts; mais ma Peggy ignore-t-elle donc tout cela? . . . . . .
. . . . . .

Je suis cruellement persécutée; lord *W*interbottam me demande mon consentement à genoux; M. Delane prêche et supplie : je leur ai répété cent fois que je ne prendrais sur ce sujet de résolution qu'en Angleterre en présence de mon père et de ma sœur ; mistriss Delane me reproche la démarche inconséquente que sa propre bassesse m'a fait commettre ; je ne puis, dit-elle, retourner en Angleterre, sans que ma réputation soit souillée à jamais, que sous le nom de lady Winterbottam ; je n'ai plus le courage de répondre à ce raisonnement infame comme il le mérite. Elle m'assure que lord Winterbottam ne consentira jamais à mon retour en Angleterre que je ne sois sa femme : mon père est aussi de

cette opinion. Chère Peggy, on ne me laisse plus d'autre souhait à former que celui de mourir dans les bras de ma sœur ; et, n'y a-t-il pas d'autre moyen d'obtenir cette faveur que celui qu'on me propose? Doit-on épouser les gens quand ils sont au lit de la mort, quand leur vie n'est plus qu'un souffle prêt à s'évanouir? Ah! Peggy, que puis-je faire? .. . . .

. . . . . .

On me dit que je suis lady Winterbottam, que j'ai reçu la bénédiction nuptiale de M. Delane ; je ne me souviens de rien. Depuis deux jours mes sens sont plongés dans la stupeur la plus accablante; cet état, j'espère, est l'avant-coureur d'un éternel repos. Chère Peggy, je suis mourante ; adieu pour toujours. . . .

. . . . . .

L'arrêt en est porté, ma tendre sœur, je ne puis sortir vivante de cette maison, non certainement je ne le puis; tous mes sens sont troublés ; rien de ce que je mange, de ce que je bois, n'a le même

goût qu'auparavant; ce n'est qu'avec des efforts infinis que je puis écrire ce peu de lignes; je suis lasse, ah oui! bien lasse; l'heure de la dissolution approche... Recommandez-moi à mon père; il fut trompé, mais sa fille l'a toujours respecté. Je quitte ce monde avec plaisir, Osmond l'a quitté avant moi: dans l'autre... ma chère sœur... encore une fois... adieu.

*Fin du Tome troisième.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01643016 9